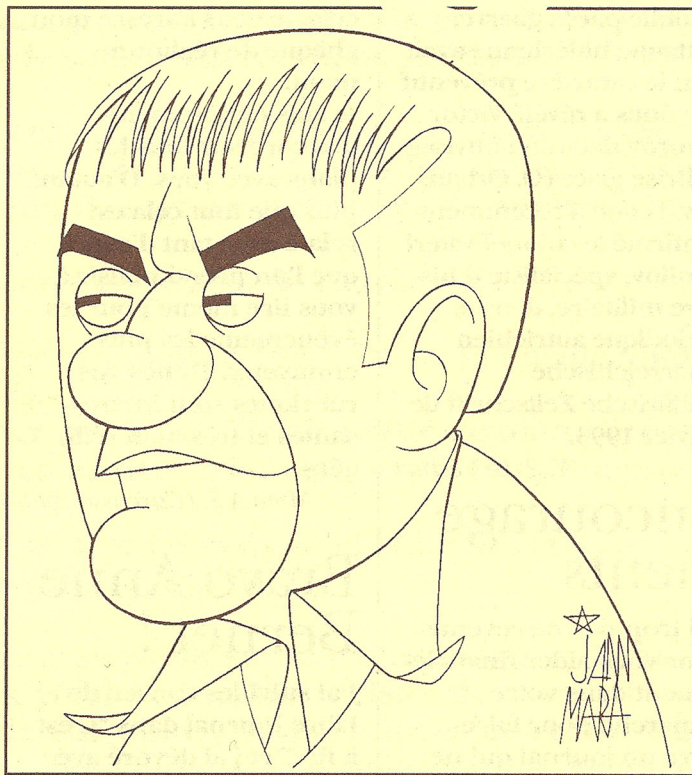


# LE LIBRE JOURNAL

*de la France Courtoise*



— Jean Carmet par Jan Mara.  
Mort d'un Français. —

N° 34

DÉCADAIRE  
*de civilisation française et de tradition catholique*

- ❑ Grossouvre-Mitterrand : une brouille à usage médiatique
- ❑ Le racisme tranquille du Congolais Léonce
- ❑ Russie : l'empire reconstitué
- ❑ Lugan est aux Afriques
- ❑ Yves Gire : symbolisme chrétien et gnosticisme
- ❑ Cohen, Tati et la mode Vichy
- ❑ Grandeurs papouses d'ADG...



# Lettres de chez nous

## Rectification

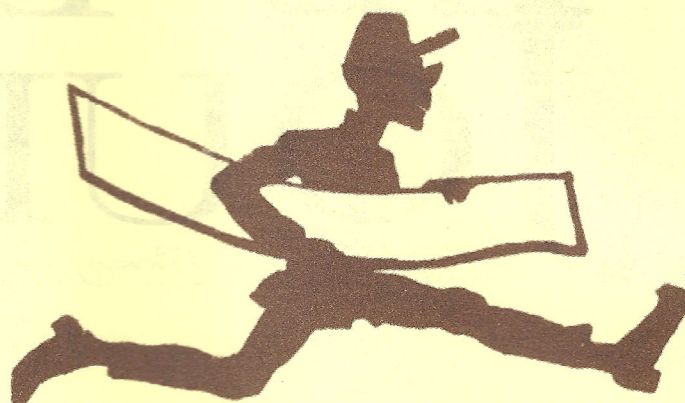
Dans votre « Entretien courtois » paru dans le *Libre Journal* n° 35 du 13 avril 1994, August von Kageneck affirme qu'il a participé à l'attaque allemande de juin 1941 contre la Russie en tant que simple lieutenant. A cette occasion il aurait eu « l'impression » que « les Russes n'avaient pas rassemblé de troupes importantes aux frontières ». Il est difficile d'ajouter foi à une pareille supposition si l'on prend en compte les gigantesques pertes en hommes et en matériel qui ont été celles de l'armée soviétique dans les premières semaines de la Campagne de Russie. C'est ainsi que, selon Philippe Masson dans son *Histoire de l'armée allemande* (Perrin, 1994, p. 166), les corps d'armée de Hoth et de Guderian ont fait « plus de 300 000 prisonniers » en trois semaines dans les régions de Bialystock, Minsk et Smolensk, et détruit ou capturé un énorme matériel : le bulletin de l'OKW du 9 juillet 1941, 18 jours après l'attaque, fait état de la capture de 3 332 chars

par le seul groupe d'armées centre. Les prodigieux butins enregistrés par l'armée allemande dans les premières semaines du conflit résultent, en effet, de la présence du dispositif militaire considérable que les Russes mettaient en place aux frontières en vue d'une offensive de grande envergure contre une Europe divisée et affaiblie par la guerre. L'attaque hitlérienne avait bien le caractère préventif que nous a révélé Victor Suvorov dans son ouvrage *Le Brise-glace* (O. Urban, 1989) et qu'a récemment confirmé le colonel Valeri Danilov, spécialiste d'histoire militaire, dans le périodique autrichien *Militärische Zeitschrift* de janvier 1993.

Y. S. Le Vésinet

## Encouragements

J'ai trop peu de revenus pour vous aider financièrement dans votre démarche pour faire vivre un journal qui ne cache pas la vérité de ce que nous vivons. Malgré



cela, je vous adresse mon chèque de réabonnement.

Je suis entièrement d'accord sur tous les plans avec vous. D'autant plus que tout cela est relaté avec tant d'esprit que l'on prend plaisir à vous lire même pour les événements les plus ennuyeux. Toutes vos rubriques sont intéressantes et très bien rédigées.

Mme A.S. (Carcassonne)

## Bravo Anne Bernet !

J'ai suivi les conseil du *Libre Journal* dans « C'est à lire » et j'ai dévoré avec avidité le livre d'Anne Bernet, « Bernadette

Soubirous ». Cet auteur a vraiment un style épataant, elle montre une grande vigueur pour traiter une pensée et du cœur pour faire connaître son personnage ; le soutien de l'intérêt est continu. De plus, le livre donne des détails inconnus sur la famille de la sainte et décrit une Bernadette en épaisseur, avec son caractère, sa grande générosité d'âme et aussi ses défauts. Vous avez au *Libre Journal*, et c'est votre gloire, une collaboratrice merveilleuse, qui mériterait d'être unanimement reconnue. Et nous avons la chance de la lire chaque décade grâce à vous.

S.I. (Draguignan)

### Le «LIBRE JOURNAL»

Le courrier doit être adressé exclusivement : à **SDB**

139, boulevard de Magenta 75010 Paris

Téléphone : 42 80 09 33 — Télécopie : 42 80 19 61

POUR TOUS CHANGEMENTS D'ADRESSE, MERCI DE BIEN VOULOIR NOUS ADRESSER 4 TIMBRES AU TARIF EN COURS.

**LE LIBRE JOURNAL**  
*de la France Courtoise*

139, boulevard de Magenta  
75010 Paris  
Tél. : (1) 42.80.09.33.  
Fax : (1) 42.80.19.61.

- Directeur :  
Serge de Beketch  
- « Le libre Journal  
de la France Courtoise » est édité  
par la Sarl de presse SDB,  
au capital de 2 000 francs  
- Principaux associés :  
Antony, Beketch, Varlet

- Commission paritaire :  
74 371  
- Dépôt légal à parution  
- Imprimerie G.C.-Conseil  
3, rue de l'Atlas, 75019 Paris  
- Directeur de publication :  
D. de Beketch  
- Ange tutélaire :  
Françoise Varlet  
ISSN : 1244-2380

Abonnement  
1 an 600 Frs,  
à **SDB**,  
139 boulevard de  
Magenta 75010 Paris  
42.80.09.33



# Editorial

## Carmet-La-France

**O**n a dit et redit que Jean Carmet, petit bonhomme rond et aimable à l'œil pointu et au sourire faussement ahuri, incarnait à la perfection "le Français moyen".

C'est bien plus que cela.

Né entre les deux guerres à Tours, de Gabriel, bourrelier-sellier-vigneron à Bourgueil, et de son épouse Edmée Doublet, Jean Gabriel Edmond Carmet avait appris dans la ruellée la valeur du travail, le prix de la sueur et le goût de ce sang de la terre qu'est le vin.

Solide et sentimental, franc et retors, malin et naïf, généreux et compteur, farceur et tendre. L'œil sur le sillon et la tête dans les étoiles, il était paysan et poète.

Comme la France.

Il entra dans le spectacle avec "La famille Duraton" et les "Branquignols", sur les traces de Bourvil ou de Fernandel, incarnant sans fanfare le génie national fait d'amour et d'humour, de sagesse et de folie, de modestie et de certitudes enrobées de feinte naïveté.

En 1974, il tomba entre les griffes de l'adversaire.

Comme la France.

On lui fit interpréter "Dupont la Joie", jet de fiel acide vomi par la sale gueule du racisme antifrançais.

Je puis en témoigner parce que j'avais hérité de mon père, qui fut son chef scout à la "3e Tours", une amitié discrète avec Jean Carmet : ce rôle le rendit physiquement malade.

Mais le succès vint, et avec lui l'argent et la fin des soucis.

Carmet, alors, entra dans le système.

Comme la France.

Au cours des vingt années de sa nouvelle carrière, il fut le "franchouillard" de service affecté aux rôles d'assassin raciste, de sous-off' ivrogne, de colonialiste sadique, de spéculateur ahuri, de père incestueux, de travelo sordide, bref, de Français moyen vu par l'Ennemi qui hait, comme l'avoua un jour Benamou, de "Globe", le béret basque, la bourrée, le gros rouge et l'accordéon, bref, "tout ce qui est français à proportion de ce que c'est français".

Par indolence, par indigestion de vache enragée, par commodité, par peur aussi, peut-être, Carmet se prêta au jeu.

Comme la France.

Pour son confort intellectuel, il fit semblant d'adhérer aux modes du temps avec les branchés des salons, les révoltés des cocktails, les procureurs des gazettes, les militants-pétitionnaires.

Comme la France.

Il n'en fut pas moins méprisé comme un amuseur de deuxième ordre. Aujourd'hui, les innombrables "hommages" en témoignent, l'ennemi le découvre plus grand mort que vivant.

Comme la France.

S de B





## CHARITE



Un qui doit être très déçu du verdict condamnant

Paul Touvier à la réclusion perpétuelle, c'est le curé de Ribécourt, petite commune proche de Compiègne, qui réclamait "douze balles dans la peau" pour ce pécheur. C'était même le thème de son homélie du dimanche de Pâques.

Le saint homme !

## INDULGENCE



On s'étonne d'ailleurs de l'enthousiasme

avec lequel les parties civiles ont accueilli le verdict. Faut-il faire remarquer que le tribunal n'a pas retenu la "peine incompressible de trente ans" que l'on inflige aux violeurs d'enfant. Serait-ce donc que Touvier est moins coupable qu'un égorgeur de petites filles ?

Par la faute de cette omission, avec le jeu des remises de peine, il sera libre dans quatorze ans.

Libre de recommencer. On attend les protestations.

## PRIORITES



Léotard vient de donner son feu vert : le paquetage

du bidasse comprendra désormais des préservatifs. Dans le même temps, les appelés qui font leurs classes doivent, dans plusieurs régiments fauchés, fournir leurs propres couverts, leur propre réserve de papier hygiénique et les produits d'entretien nécessaires aux corvées...

## PRONOSTIC



Il est de plus en plus évident qu'une formidable vague

d'immigration algérienne se prépare. Martine Aubry vient de confier au "Nouvel Obs" qu'il fallait "préparer l'opinion au fait qu'il y aura peut-être des mouvements d'immigration plus lourds de provenance de l'Algérie."

# Quelques nouve

## Comment Grossouvre a dupé la fine fleur des journalistes français pour protéger Mitterrand

N'était le tragique de tout suicide, on aurait du mal à refréner son hilarité en lisant, avec le recul du temps, les commentaires qui ont suivi la mort de François Durand de Grossouvre, ami et confident de François Mitterrand, retrouvé sans vie, le crâne fracassé par une balle tirée avec le magnum 357 qu'il tenait encore en main, dans son bureau élyséen de "directeur des chasses présidentielles".

A l'exception de ceux qui expliquaient ce geste par un coup de folie (principalement, mais pas seulement, des gazetiers inféodés à l'Élysée), les journalistes quasi unanimes ont expliqué que Grossouvre aurait mis fin à ses jours par dépit d'avoir perdu la confiance et l'amitié de Mitterrand.

Et nos "Rouletabille" de révéler en chœur l'origine de leur conviction : tous avaient reçu "en exclusivité" les confidences tragiques et accusatrices du défunt.

Curieusement, aucun de ces commentateurs ne trouve absurde que Grossouvre ait pu mourir d'avoir perdu l'amitié d'un homme qui ne lui inspirait plus que du "mépris" (1), dont il avait "chassé les photos de la commode et de la cheminée de son salon" et que, depuis des années, il dénonçait auprès des "chiens" comme un tyran corrompu entouré de "courtisans", "d'affairistes", de "truands", voire "d'assassins et d'hommes prêts à tout", laissant

"œuvrer tranquilles copains et coquins", vivant dans la "corruption et l'argent facile", un profiteur "qui se comporte comme si les lois n'existaient pas", un prince de la "magouille", un vieillard libidineux "uniquement préoccupé de ses plaisirs et n'aimant personne", "un obsédé de l'argent et de la mort".

Ces imprécations, des dizaines de journalistes se sont souvenus les avoir entendues un jour ou l'autre tomber des lèvres de cet "homme de l'ombre et du secret" qui, autre paradoxe, semblait passer ses journées à recevoir n'importe qui pour déverser les confidences à la pelle dans une ambiance de roman feuilleton.

C'est Philippe Labi, de "VSD", reçu "au milieu des fusils et des cors de chasse, de ses livres empilés et de ses photos, assis sur le canapé du salon, porte fermée".

C'est Pierre Péan, du "Canard enchaîné", qui le "fréquenta régulièrement de 1983 à 1990 avant de mettre un terme à ces relations".

C'est Gilles Perrault, écrivain et journaliste communiste, qui eut avec lui "une longue conversation" en février 94.

C'est Christine Clerc, du "Figaro-Magazine", que le défunt appelait "ma petite Christine" et qu'il recevait dans "son salon orné de photos de lui franchissant des obstacles hippiques et de décorations rapportées d'Afrique et d'Orient" où, "mince silhouette de cava-

lier vêtu de tweed et de cuir Hermès", il faisait défiler "tout un monde de tractations, de commissions obscures au premier plan duquel apparaissait un président d'une coupable indulgence".

C'est Jean Montaldo, de "Paris Match", que Grossouvre appelait "mon petit" et qui, "craignant que François Mitterrand ne soit informé de (ses) visites", se déguisait en "élégant chasseur" après avoir caché sa voiture "au début de l'avenue Rapp, précaution de routine" pour se rendre, lui aussi, dans "les appartements du 11 quai Branly, annexe de la présidence de la République" où l'introduisait non pas le "majordome silencieux" remarqué par Christine Clerc mais "un malabar en civil".

C'est Serge Raffy, du "Nouvel Observateur", que Grossouvre convoquait, toujours quai Branly, d'un "Venez, ami !" "autoritaire et implorant".

C'est Pascal Krop, de "L'Événement du jeudi", qui l'avait, quant à lui, "revu il y a quinze jours, dans son appartement du quai Branly tout encombré d'armes à feu, de photos de chasse et de médailles désuètes".

C'est Bruno Larebière, de "Minute", que Grossouvre recevait dans son bureau après avoir monté le son de la télévision en chuchotant : "C'est plus prudent".

Pour ridicule qu'elle paraisse, cette cohorte hétéroclite et l'excès même du réquisitoire permanent dont





# lles du marigot

elle était l'auditoire trahissent le secret du rôle de Grossouvre dans l'appareil mitterrandien.

Un rôle dont seul Serge Raffy, du "*Nouvel-Obs*", effleure la réalité lorsqu'il écrit, lucide et désenchanté : "Terrible et dérisoire privilège. Nous étions une poignée à croire que l'ami du Président, le détenteur de tous les secrets, avait choisi chacun d'entre nous comme confident unique de sa vie tumultueuse. Et chacun rêvait de porter la plume de ce condottiere du mitterrandisme, de ce Don Quichotte du renseignement, qui croyait que sa vie était un roman de John Le Carré".

Tout est là : depuis l'avènement de Mitterrand à l'Élysée, le chasseur François Durand de Grossouvre n'a jamais cessé de tenir, pour le compte de son prince, le rôle de maître de meute.

C'est lui qui était chargé de tenir en laisse et de museler "les chiens". Et pour y parvenir, pour crédibiliser son personnage, il n'a pas hésité, dans sa folle fidélité au suzerain auquel il avait "livré ses armoiries, son cœur et son âme", à jouer les amoureux trahis que tenaille une terrible soif de vengeance.

Dès 1983, année qui marque l'effondrement définitif de l'état de grâce et voit naître les premières rumeurs sur la corruption de l'entourage présidentiel, François Durand de Grossouvre va nouer des liens avec tous les journalistes d'investigation de la presse parisienne.

Sans aucune considération pour leur appartenance politique.

Communistes, centristes, droitistes, voire extrémistes de gauche comme de droi-

te, il reçoit tout le monde. En particulier, et avec un luxe ostentatoire de précautions, pour, explique-t-il, préserver un secret dont dépend leur sécurité et la sienne. Il reçoit à Paris, quai Branly, dans sa maison de Lusigny ou dans des salons privés de restaurants à la mode et même, le soir, dans son bureau de l'Élysée.

A tous, Grossouvre présente le même personnage : un type "hors du temps", un aristocrate anachronique, un dandy, un dilettante, un homme de l'ombre. Mais aussi le détenteur de secrets immenses et graves. Mais encore et surtout un ami trahi, blessé, écœuré, fragilisé et qui ne va pas tarder à craquer et à tout révéler.

Les journalistes, flattés, comptent bien cueillir les fruits de cette relation privilégiée avec celui qui, depuis quarante ans, est "l'intendant de Mitterrand, son aide de camp, son financier, son chauffeur lors de campagnes électorales, son confident". Bref "l'ami du Président, le détenteur de tous les secrets".

A chacun, Grossouvre, rompu aux techniques de la manipulation psychologique, tient le langage qui plaît et fait les promesses que l'on aime entendre.

A Dominique Venner, qui partage sa passion pour la chasse et les armes, il se donne pour un anticommuniste virulent qui souffre de la dégradation morale du pays. A un directeur de journal d'extrême droite il proclame son nationalisme pointilleux et propose (sans suite) de reprendre une garçonne parisienne dont la charge est devenue trop lourde et qu'il destine à son usage personnel. A un patron de presse en difficul-

té il fait miroiter le versement prochain d'un soutien financier obtenu par son intermédiaire auprès de son ami le roi du Maroc.

A Péan, il affirme ses convictions républicaines et propose d'être son nègre le jour où il décidera d'écrire ses mémoires. A Larebière, l'extrême-droite, comme à Perrault, le communiste, avides l'un et l'autre de sensationnel, il confie qu'il est menacé de mort. A Christine Clerc, restée midinette, il rapporte les angoisses secrètes de Mitterrand qui se demande "à soixante-seize ans s'il peut encore séduire une jeune femme ?" Aux greffiers de "*L'Express*" il glisse qu'il a confié ses "monceaux de dossiers" à une amie. A Montaldo, auteur et directeur de collection chez Albin Michel, il assure qu'il a pratiquement jeté au visage de Mitterrand sa "*Lettre ouverte d'un chien*" et s'engage à livrer le manuscrit de ses mémoires dès qu'il sera achevé. (sans rire, le malin se bornera, en fait, à confier à Montaldo la réédition d'un livre de cuisine compilé par sa grand-mère...).

Que demande-t-il en échange ? Rien.

Rien que la patience. "Mitterrand a rompu notre amitié et trahi son idéal, répète-t-il, il ne s'intéresse plus qu'à l'argent et à la mort, il est mal entouré, il ne contrôle pas ses proches, il couvre trop de malversations. J'ai des dossiers accablants sur lui, sur son entourage, sur sa famille, ajoute-t-il sempiternellement. Bien plus terribles que tout ce que vous pouvez imaginer. Le moment venu, vous saurez tout. Mais c'est encore trop tôt."

suite page 6

## AVERTISSEMENT



Ahmed Fatti, directeur du quotidien algérien "*Liberté*" :

"Les Français auraient tort de penser qu'ils ne sont pas concernés. Il y a 4,5 millions de musulmans dans l'Hexagone, dont un million d'Algériens. Si ça tourne mal de l'autre côté de la Méditerranée, croyez-vous qu'il ne se passera rien en France ?"

## AMBITION



La tête tournée par les flagorneries de la presse mitterrandolâtre qui l'encense curieusement, Pasqua se voit de plus en plus de chances dans la course à l'Élysée. Il estime son score à 15 % des voix au premier tour.

En somme, le ministre de l'Intérieur, détenteur de toute la puissance publique et grand charcutier de circonscriptions, ne ferait pas mieux que Le Pen le proscrit.

Pas de quoi se prendre pour la sardine du Vieux Port.

## BIDON



Grand moment de comique involontaire : l'"enquête"

intitulée "Mitterrand et les francs-maçons, histoire secrète", publiée par le "*Nouvel Obs*".

Exemple : pas un mot sur la tentative de Mitterrand en 1947 d'être reçu au Grand Orient.

Et pour cause : postulant à la loge "Abbé Grégoire", Mitterrand avait été chassé par Jean Pierre-Bloch qui venait de découvrir son nom sur la liste des titulaires de la francisque.

## CENSURE



Enorme scandale financier autour du 1 % du logement.

Une affaire de fausses factures qui menace plus de quatre mille logements sociaux et des établissements scolaires fréquentés






par trois mille enfants. Le montant évalué des opérations "non conformes à la réglementation" porte sur quatre cent quarante-cinq millions de francs. Près de cinquante milliards de centimes.

Pas un mot dans la grande presse.


Seul le "*Nouvel Economiste*" en parle pour expliquer que "le Parquet marche sur des œufs".

L'affaire se déroule au cœur de la communauté juive orthodoxe de Paris.

## THEATRE

 Les accusations lancées par Pasqua contre les magistrats coupables de "saboter la politique de contrôle de l'immigration" et les protestations des dits magistrats relèvent de la commedia dell'arte. En réalité, Pasqua est ravi : ces décisions de justice évitent le déclenchement de manifestations de soutien aux expulsés qui, immanquablement, tourneraient à l'émeute ; quant aux magistrats, ils sont enchantés : les mercuriales du premier flic de France leur confèrent une auréole d'indépendance politique.

## LAISSEZ VOLER

 Pasqua a fait distribuer dans les commissariats des banlieues chaudes une circulaire interdisant toute poursuite d'un véhicule volé par une voiture de police au cas où cette poursuite risquerait de mettre en danger la vie des fuyards.

Diffusé avant les récents accidents qui ont coûté la vie à plusieurs "jeunes", cet ordre vient d'être confirmé par les directeurs des polices urbaines.

Motif : l'approche des vacances scolaires fait redouter une flambée d'émeutes ethniques.

# Quelques nouve

## suite de la page 5

Et, pour appuyer sa position, Grossouvre dévoile effectivement quelques secrets gênants : des opérations immobilières camouflées, des amours secrètes, une fille naturelle. Mais toutes ces confidences, si elles flattent les journalistes en leur donnant l'impression d'être dans le secret des dieux, restent inutilisables.

Grossouvre raconte, accuse, nomme, chiffre, mais ne prouve rien, jamais. Pire : "Il donne différentes versions selon les jours et les interlocuteurs" raconte Raffy. Et lorsque l'on ose lui demander des preuves, il se contente de tapoter ses "monceaux de dossiers" et de répéter "Tout est là. Mais ne publiez rien pour l'instant. Patientez, patientez."

Ce discours, il va le tenir pendant dix ans.

Et pendant dix ans, pas un seul de ses confidents ne publiera quoi que ce soit. Tout le monde sait tout sur Mitterrand mais personne ne parle.

La fortune immobilière colossale et les comptes en Suisse, la chaîne hôtelière en Afrique australe, les commissions sur les grands marchés internationaux, la vie privée tumultueuse, les journalistes femelles éblouies au prix d'une escapade en Concorde vers l'Espagne ou le Maroc, les magouilles de marchand de biens dans le Lubéron, les sociétés à tiroirs, les avocats-écrans.

Toutes ces informations resteront "retenues car invérifiables", avoue Serge Raffy dans le "*Nouvel Obs*".

C'est très exactement ce qu'on appelle un "secret de polichinelle" et qui inspire à

Philippe Guillaume, ancien patron d'A2/FR3 abattu par une immonde cabale, les lignes suivantes en introduction de son livre *La république des clones* (Albin Michel) :

« C'est un secret de polichinelle que certaines personnalités, que leur situation éminente devrait rendre plus insoupçonnables que la femme de César, ne sont pas honnêtes. Tout le monde le sait, ou peut le déduire, mais personne n'en parle ouvertement par l'effet d'une connivence assez malsaine... »

Cette "connivence assez malsaine", c'est Grossouvre qui l'a instaurée.

Il a muselé la meute en lui promettant un festin.

On n'avale pas des abats quand on attend un plat d'ortolans.

Deux journaux oseront rompre cette "omertà" : "*Le Crapouillot*" intitulé "*Mitterrand très secret*", qui, ayant tout raconté, photos à l'appui, sera, cas unique, préventivement censuré par la justice puis saisi, caviardé, mis au pilon, mais toujours réimprimé et vendu à plus de cent mille exemplaires sans que jamais aucun confrère, aucune radio, aucune télévision ait pourtant mentionné son existence.

Et puis "*Minute*", qui révélera l'adresse où "pour voir clandestinement la femme de sa vie, Mitterrand vit caché en plein Paris", reprenant au passage les informations du "*Crapouillot*" sur la fille naturelle du Président.

S'il fallait une preuve supplémentaire qu'en posant à l'ami trahi prêt à toutes les révélations Grossouvre ne faisait que jouer

un rôle de circonstance, elle résiderait dans l'entrevue qu'il a eue le 15 mars 1993 avec le directeur de "*Minute*" à la brasserie "Le Congrès" de la Porte Maillot à Paris.

Ayant appris que l'hebdomadaire se préparait à publier des révélations sur la vie privée de Mitterrand, Grossouvre a fait contacter le directeur de "*Minute*" pour une rencontre "de toute urgence". Là, pas un instant il ne va jouer son numéro de compteur anti-mitterrandien.

Au contraire, il reconnaît très explicitement être un "messenger mandaté par le Président avant son départ pour Moscou". "Mitterrand, explique-t-il, pense que ces articles sont une manœuvre politique destinée à le déstabiliser psychologiquement sur le seul sujet où il soit très vulnérable et souhaite donc que les révélations de "*Minute*" sur sa compagne et sa fille naturelle ne paraissent pas".

Loin, donc, de saisir une occasion pourtant idéale de frapper le "traître", Grossouvre va même jusqu'à promettre un "dossier de remplacement" et une "large indemnisation", tout en brandissant, dans le cas d'un refus, la menace de "nombreuses difficultés dans les temps qui viennent".

"*Minute*" ayant refusé la proposition, l'article paraît le 18 mars. Trois jours plus tard, la Société Générale supprime toutes facilités bancaires à la société éditrice de l'hebdomadaire et les messageries de presse bloquent les avances sur recettes. On comprend mieux que, pendant dix





# lles du marigot

ans, du "Nouvel Obs" à "VSD" en passant par "L'Express", "L'Événement", "Paris-Match", personne n'ait osé rompre le pacte avec Grossouvre et n'ait jamais rien publié sur Mitterrand qui sorte du débat politicien bien policé.

Ainsi, des informations qui, dans n'importe quelle démocratie, auraient entraîné la déchéance immédiate du chef de l'Etat ont-elles été gardées secrètes par ceux qui avaient mission de les publier et ce grâce à l'entremise d'un homme qui se prétendait écœuré par la dérive mafieuse du Pouvoir.

A l'évidence, Grossouvre a littéralement endormi ses interlocuteurs en fournissant à leur frileuse et silencieuse connivence le commode alibi du "gros coup" à venir.

Ami et protecteur déclaré de Mitterrand, il n'aurait pas été crédible et n'aurait pu imposer silence à quiconque.

Au contraire, en ami trahi, bafoué, ivre d'humiliation et prêt à la vengeance, il a fait illusion.

Tout le monde attendait ses "fameux", ses "mystérieux", ses "cruels" "Mémoires".

A Péan, il avait proposé de les "rewriter", à Montaldo il avait promis de les confier, à Krop il avait juré d'en livrer la primeur, à Christine Clerc il s'était engagé à en distiller le contenu, à "L'Express" il en avait montré la matière première. Mais jamais personne ne les a lus ou simplement vus.

Montaldo, d'ailleurs, n'est pas vraiment dupe : "J'ai le sentiment, écrit-il en évoquant son dernier rendez-vous rocambolesque avec le disparu, que mon interlocuteur est incapable

de sauter le pas ; qu'il a toutes les peines du monde à finir de coucher sur le papier tous ces secrets qui lui pèsent sur le cœur."

C'est peu dire. A la vérité, Grossouvre n'a jamais eu l'intention de publier une seule ligne qui soit de nature à nuire à Mitterrand. Il n'a jamais été fâché avec lui. Il continuait de le voir, de le recevoir, de l'accompagner, le soir, jusqu'à son appartement secret du quai de Branly.

Et, surtout, il continuait à le défendre, bec et ongles.

Le plus extraordinaire exemple de désinformation, dans cette affaire, concerne d'ailleurs l'audition de Grossouvre par le juge Jean-Pierre.

Toute la presse a dit et répété, parce que Grossouvre l'avait "confié" à ses "favoris", que cette audition avait brisé les derniers liens d'amitié entre les deux hommes, Mitterrand reprochant à Grossouvre d'en voir trop dit.

Or, les extraits de l'audition montrent que, devant le magistrat, le féal a, au contraire, constamment protégé son suzerain. Fût-ce au prix de mensonges "hénarques" puisqu'il a soutenu rien savoir des "relations personnelles" entre le président et sa maîtresse alors qu'il était le parrain de leur fille, a prétendu "ne jamais avoir parlé d'un dossier financier avec le Président" alors qu'il était son gérant de fortune et est allé jusqu'à cacher que le pot de vin versé par la société CBC pour l'obtention du contrat d'un complexe touristique en Corée du Nord se montait à cent vingt millions dont vingt-cinq seulement encaissés par Roger-Patrice Pelat.

Où est passée la différence ? Voilà un secret qui, sans doute, aurait permis à Grossouvre de régler une fois pour toutes son compte à son ancien ami si telle avait été sa volonté.

Mais jamais le "marquis" n'a eu la moindre intention de nuire à Mitterrand. Au contraire.

Jusqu'au bout, avec une abnégation d'ailleurs digne de respect, il sera resté l'inébranlable garde du corps de son prince. Dans cette tâche ingrate et salissante, il aura mis toute son intelligence, toute sa ruse, tout son charme aussi. Il a parfaitement réussi. Jusqu'à la mort.

Une mort qui, pour Mitterrand, est une perte terrible.

Personne, désormais, ne pourra servir d'écran entre le vieux potentat et ceux que, dès cette semaine, les larbins de presse de l'Élysée essaient de discréditer en les dénonçant, dans "Globe", comme "le lobby anti-mitterrand", mélange de flics, de juges, d'avocats, de "snipers" et d'extrémistes de tout poil.

Personne, désormais, ne pourra téléphoner aux membres de ce lobby pour dire "Ami, venez, j'ai des choses terribles à vous révéler, mais il ne faut rien publier pour l'instant. Patientez, patientez."

François Durand de Grossouvre disparu, personne n'empêchera plus que Mitterrand ne finisse son deuxième septennat dans un bain de boue.

**(1) Tous les mots et phrases entre guillemets son tirés des articles publiés au lendemain de la mort de Grossouvre.**

## POLITIQUEMENT CORRECT



Pour l'exposition "Vercingétorix", le Musée des

Antiquités de Saint-Germain-en-Laye a demandé au laboratoire de la préfecture de police d'établir (sur quelles bases ???) un portrait-robot du chef gaulois.

Le résultat est plus proche du "jeune" des banlieues défavorisées que du géant blond sculpté par Aimé Millet. A vrai dire, on s'y attendait un peu. C'est tellement plus "politiquement-correct".

## NEGRO-NAZISME



Contrairement à ce que tout le monde pense, les massacres du Rwanda n'ont rien d'affrontements tribaux. Il s'agit d'un génocide "inspiré par une idéologie de type nazi".

C'est un certain Jean-Pierre Chrétien qui explique ça dans "Libération".

Dans la foulée, le même "historien" écrit que "Chez nous, certains sont allés jusqu'à justifier les pogroms en termes de..." "Résistance". La Résistance assimilée à un pogrom. Les révisionnistes sont enfoncés.

L'auteur de ces élucubrations est payé par les contribuables comme historien au Centre de recherches africaines du CNRS.

## ETIAGE



L'antisémitisme est "plutôt à son étiage".... L'appréciation figure dans une longue


enquête sur le judaïsme en France publiée par "Libération"... L'étiage étant le "niveau moyen le plus bas d'un cours d'eau", on en conclut que les personnalités de la communauté qui se lamentent à longueur de journée contre la montée de l'antisémitisme en France sont des menteurs.






On a connu des révélations plus surprenantes...


#### ACHTUNG

 Après le saccage d'un cimetière juif en Alsace, le colonel de gendarmerie du coin avait aussitôt attribué le crime à "un groupe idéologiquement motivé". Sur quoi, la gendarmerie a "mobilisé de très gros moyens". Résultat : le "groupe" a été arrêté : deux gosses de dix et onze ans. Des Hitlerjugend probablement. En tout cas, félicitations au Pandore-voyant.

#### PAS ACHTUNG

 A-t-on le droit, sans tomber sous le coup des lois de la République, de faire remarquer que le saccage de cent cinquante tombes du cimetière du Père Lachaise à Paris n'a, lui, entraîné aucune mobilisation gendarmesque ? Il est vrai que ce n'étaient pas des tombes juives et que, par conséquent, il ne s'est pas trouvé de colonel de gendarmerie pour en déduire (élémentaire) que ce vandalisme était "l'œuvre d'un groupe idéologiquement motivé". Moyennant quoi, les profanateurs de sépultures chrétiennes courent toujours. En somme, si vous n'êtes pas "idéologiquement motivé", vous avez le droit de profaner les cimetières. C'est Pandore qui vous le dit.

#### ANTI-KNOCK

 Pour le fameux docteur Knock, "Tout bien portant est un malade qui s'ignore". Pour le docteur Balladur, c'est le contraire : "Les difficultés actuelles proviennent du fait que la France va mieux mais qu'elle ne le sait pas encore".

# Autres Nouvelles

## *Les confidences de Léonce, jeune congolais de Villiers-Le-Bel à "Libération" :* **« Les blanches sont avantageuses si elles ont du fric pour nous entretenir »**

Une page de racisme sexiste dans "Libération" du 15 avril dernier.

Mais elle ne sera pas gayssotisée.

Motif : le sujet en est la "drague black" (traduisez : les relations entre Nègres et Nègresses dans les cités africaines de la banlieue) et les auteurs des propos racistes sont Moussa, Léonce et Joe, Congolais de 18-19 ans. Plus Peggy, Haby et Aïssata, appartenant à leur harem collectif.

Morceaux choisis :

Moussa, chef du "gang des basketteurs" : "Les filles, c'est comme la marmaille, il faut les mettre au pas pour être respecté".

Haby : "Il faut qu'un mec ait de l'autorité ; s'il ne

domine pas la situation, c'est pas un vrai."

Peggy : "Quand un mec t'invite, t'acceptes. Récemment, une fille a refusé, elle s'est fait cogner. Question de fierté."

Joe : "J'ai balancé un coup de boule à une meuf qui m'avait mal parlé. Je supporte pas celles qui pensent que leur cul est un bonbon qui se mérite."

Léonce : "La seule chose qu'elles comprennent c'est "Ta gueule". L'amour c'est comme le business, si tu fais confiance, tu te fais arnaquer."

Joe : "Si t'es malin, tu finis polygame et chaque meuf croit être la seule".

Le chœur des Nègres : "Si on a une capote, tant mieux, mais si on n'en a

pas et que la meuf est vraiment bonne, on oublie. Nique le das (le Sida)."

Léonce : "Les babtous (les blanches) sont avantageuses si elles ont un studio et du fric pour nous entretenir."

Joe : "Sortir avec une blanche dont les parents sont racistes... ça attise le désir. Comme disait Malcolm X (Nègre américain raciste et terroriste — NDLR), les Noirs veulent s'approprier ce que les Blancs ont de plus cher : leurs femmes".

Tous ensemble : "Du point de vue de la cambrure, jamais une Blanche ne pourra concurrencer une Black".

Ça se passe à Villiers-le-Bel, banlieue nord de Paris.

## *Procès Touvier-liste Schindler présence obligatoire*

Après la condamnation, le matraquage continue. A preuve ce sujet de devoir donné aux élèves de première d'un grand lycée parisien :

« Etablissement d'une fiche... Choisir un membre de votre famille ayant vécu entre la Belle Epoque et la seconde guerre mondiale.

Recueillir le maximum de renseignements le concernant (origine sociale, études, métier, mariage, traversée des grands événements, intérêts, engage-

ment). Compléter la recherche par documents, photos, lettres, diplômes.

Rédiger un bref résumé biographique.

Replacer dans le contexte historique.

Présenter un document et le commenter d'une façon neutre (essayez de trouver un document ou une anecdote datant de 1944).

Parallèlement : suivez le procès Touvier, exprimez ce que vous ressentez à l'évocation de ce passé.

Notez vos impressions après avoir vu le film de Spielberg. » Et, pour que le travail soit plus facile, un service spécial a été mis en place pour permettre aux proviseurs de réserver des places pour groupes de lycéens dans les salles projetant le film de Spielberg « La liste de Schindler ».

On regrettera le libéralisme coupable des profs qui ne demandent même pas une attestation de présence signée par le directeur de la salle de cinéma.





## Françoise Giroud, Cyril Collard, *le sida et la morale néo-bourgeoise*

**L**a série "Tous unis contre le Sida" vient de nous offrir une fable bourgeoise assez "signifiante", comme on dit.

L'écrivain Suzanne Prou croit être l'amie de la journaliste Françoise Giroud. Un demi-siècle de voisinage au bas des mêmes pétitions, ça crée des liens, n'est-ce pas ?

Elle lui confie donc, sous le sceau du secret, la tragédie qui endeuille ses vieux jours : la mort de sa petite-fille, tuée par le Sida qu'elle avait contracté au hasard d'une coucherie avec le "héros" de la génération pourrie : Cyril

Collard. Evidemment, Françoise Giroud n'a rien de plus pressé que de livrer cette confidence atrocement chic à ses lecteurs dans son *"Journal d'une Parisienne"* qui recense les événements qui l'ont frappée au cours de l'année 93.

Suzanne Prou est choquée par cette trahison. Ce qui ne l'empêche pas d'accepter de témoigner au cours du "Sidathon". Le lendemain de l'émission, dans *"Le Quotidien"*, Dominique Jamet dénonce à son tour le culte nauséabond du misérable qui "aurait contaminé à mort plusieurs personnes". Ce

que tout le monde sait puisque c'est à la fois le thème du dernier film du défunt : *"Nuits fauves"* et l'un des sujets sur lesquels le même Collard revient avec une abjecte complaisance dans un livre maintes fois refusé par maints éditeurs avant d'être publié à titre posthume et financier par l'ivrognesse mystique Françoise Verny.

Du coup, les parents de Collard en appellent à la justice : contre Jamet, bien sûr, mais aussi contre Françoise Giroud. "Au nom de la mémoire de leur fils".

On s'étonne qu'ils n'attaquent pas Suzanne Prou.

### *Les milices juives font la loi*

**L**e mercredi 13 avril dernier, à 16 h 30, lors d'une interruption de séance au procès des "Houligans du Parc des princes", une brève mais violente bagarre a eu lieu dans les couloirs du Palais de justice.

Cet événement rarissime a été le fait d'une des milices juives créées depuis 1981 avec la complicité active et déclarée des socialistes.

Déjà auteurs de plusieurs actions violentes (entre autres contre les participants à une émission de télévision sur "l'extrême droite" et les visiteurs d'une exposition consacrée à l'écrivain Saint-Loup), ces hommes de main poursuivent impunément, depuis quelques années, leurs exactions et leurs agressions contre les supposés "antisémites" et autres révi-

sionnistes. En l'occurrence, ce gang voulait, selon *"Libération"*, toujours bien informé (un de ses journalistes participait à l'opération contre l'expo Saint-Loup), "chasser du militant nationaliste".

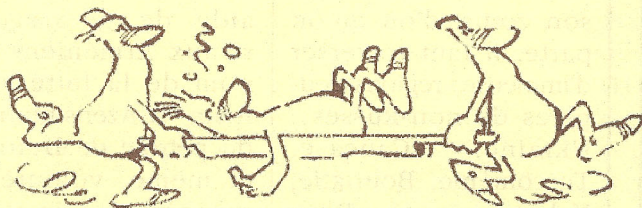
Les miliciens se sont donc introduits dans le Palais de justice avec armes et barres de fer. Un véritable exploit pour qui connaît les lieux soumis à une surveillance gendarmesque constante.

Deux hypothèses donc : ou les voyous juifs sont

entrés armés avec la complicité des gendarmes chargés des fouilles à l'entrée, ce qui est douteux ; ou ils ont retrouvé à l'intérieur un complice qui, profitant de la possibilité d'entrer sans être fouillé, avait introduit ces armes.

C'est-à-dire un magistrat ou un avocat.

Détail intéressant : aucune enquête n'a été décidée pour tirer cette affaire au clair et la seule arrestation a été celle d'un des "militants nationalistes" agressés et qui avait osé se défendre.



C'est ce qu'il a déclaré lors de la soirée de la "Revue des deux mondes".

Exploit formidable : il a fait rire les invités.

#### ENCOURAGEANT



L'armée de Bourbaki (c'est le nom que les supporters de Balladur donnaient il n'y a pas longtemps aux chiraquiens du RPR) relève la tête : les sondeurs promettent que, dès que Chirac annoncera sa candidature à l'Elysée, sa cote montera de cinq points dans les sondages et que, d'ici l'élection, si la courbe de popularité de Balladur se prolonge dans sa direction actuelle, le premier ministre devrait rassembler à peine 20 % de satisfaits.

Passionnant, non ?

#### MAUVAIS CHEVAL



Avant la nomination de Baudis, les sondages donnaient 42 % d'intentions de vote à la tête de la liste d'union RPR-UDF aux Européennes. Depuis cette nomination, le score est tombé au-dessous de 35 %.

#### FN EN HAUSSE



Les mêmes sondages marquent une forte croissance des intentions de vote en faveur du Front national. Mouvement que les experts attribuent à un double mécontentement de l'électorat naturel du RPR : d'une part, le refus de la liste Baudis considérée comme anti-nationale ; d'autre part, la présence de Goldsmith, décidément trop "cosmopolite" sur la liste Villiers.





# Cohenneries

## Le journal d'un âne franc

**1** 652<sup>ème</sup> jour A.C. Hier, ma concierge est venue me voir dans ma cave. Elle était bouleversée. Mitterrand, me dit-elle, venait de se révéler au grand jour, il était de connivence avec la Bête immonde. Je lui fis remarquer que le Président avait le droit de faire ce qu'il voulait de sa vie privée et que, de toute façon, il avait épousé Danielle pour le meilleur et pour le pire. Je n'avais rien compris. Elle voulait me parler de ses déclarations à propos du procès de Paul Touvier. « Vous vous rendez compte, il voudrait qu'on passe l'éponge sur les heures les plus sombres de notre histoire au prétexte que ça n'a aucun sens de juger des vieillards cinquante ans après et qu'il serait grand temps qu'on arrête de diviser les Français. Ah, il cachait bien son jeu ! » Comme elle avait raison. Je lui avouais qu'il y avait longtemps déjà que je soupçonnais Mitterrand d'être un agent de la peste brune. Elle a bon dos la réconciliation nationale quand, bientôt quatre ans après la profanation du cimetière juif de Carpentras, on trouve encore des piquets de parasol en vente libre dans les grandes surfaces, quand les voitures de pompiers font toujours « Papon, papon... », quand on oblige les juifs à voter le jour de la Pâque juive (que fait Charles Pascua ?), qu'Air France n'offre toujours pas de plateau-repas casher sur les vols Paris-New-York et que les magasins Tati relancent la mode du tissu vichy ! Oh, oui alors, il y a encore beaucoup à faire pour combattre l'antisémitisme et réconcilier enfin les Français avec Serge Klarsfeld, Georges Kiejman, Me Jakubowicz, Boujena, Bedos, le CRIF, la LICRA et tout ceux que je ne peux citer faute de place, mais qui, je le sais, comme moi combattent au fond de leurs caves et mériteraient de recevoir la « mezuzza d'or » pour l'ensemble de leurs œuvres contre la montée du nazisme. Avec ici, une mention spécial à Patrick Gaubert qui, depuis sa cave du ministère de l'Intérieur, a inspiré un projet de loi plus dur encore que la loi Gayssot contre le révisionnisme et autre négationisme. Vivement qu'elle soit votée : elle permettra d'envoyer enfin au trou Mitterrand.

Jean-Pierre Cohen

# Stratégies

## Russie : l'empire reconstitué

**L'**académicienne Hélène Carrère d'Encausse avait déclaré jadis que l'Empire soviétique allait exploser, dans un livre célèbre *“L'empire éclaté”*. Tout aussi sûrement, je peux vous annoncer sans grand risque d'erreur que l'Empire russe se reconstituera, parce qu'il est éternel.

D'abord, Moscou ne peut pas se permettre de perdre certaines provinces pour des raisons stratégiques : la Russie base toute sa défense sur sa profondeur territoriale : avant d'atteindre son cœur, d'où qu'on parte, il faut traverser d'immenses régions peuplées de non-Russes : Ukraine, Caucase, Turcoménie, Bouriatie, Yakoutie... Pour défendre Saint-Pétersbourg, la Russie doit contrôler les pays Baltes, pour protéger ses ports de la mer Noire, elle doit tenir la Moldavie. Moscou ne peut tolérer la perte de ces états, et encore moins de l'Ukraine, vitale pour son économie et pour sa sécurité.

Pour faire revenir ces régions dans son giron, la Russie ne reculera devant aucun moyen : asphyxie économique, qu'elle utilise pour étrangler l'Ukraine ; blocus pétrolier et chantage des minorités, ce qui est

le cas dans les pays Baltes — principalement à Narva (Estonie), ces nouveaux Sudètes — et au Kazakhstan ; utilisation de la guerre civile, comme en Géorgie, où Moscou a soutenu la contre-rébellion de Gamsakhourdia au départ pour mieux récupérer le régime de Chevarnadze ; intervention directe de l'armée russe, comme au Tadjikistan où la 201<sup>e</sup> division mécanisée russe a effectué le coup d'état pour le compte des communistes de Safarov le 14 décembre 1992 ; aide de guerre aux rivaux Arméniens (au nom de la lutte anti-Islam) et Azéris (au nom du pétrole de Bakou) ; et même, volonté de revenir au sein de la Russie, comme la Biélorussie, qui, à bien des égards, ressemble à l'Autriche de 1919-1938...

---

**Dans  
les prochaines  
années, il faudra  
de nouveau  
compter  
avec l'Empire russe  
dont la faculté  
de rebondissement  
est extraordinaire.**

---

Outre les 15 ex-républiques, la Russie considère que l'Europe cen-

trale fait partie de sa zone de sécurité, et principalement les territoires peuplés de Slaves : les deux fidèles alliés de la Russie, la Bulgarie et la Serbie, mais aussi la Pologne, la Tchéquie et la Slovaquie que la Russie se refuse à voir rejoindre l'OTAN car cela exposerait trop son flanc ouest.

En dehors de l'Europe, la Russie semble être à nouveau prête à reprendre une certaine envergure internationale, puisqu'elle manifeste le désir de garder ses bases de Baïkonour (Kazakhstan) et de Cam Rahn (Viêt-nam).

Dans les prochaines années, il faudra de nouveau compter avec l'Empire russe dont la faculté de rebondissement est extraordinaire.

En effet, qui aurait pensé en 1812 que les Russes seraient à Paris en 1815 ?

Qui aurait pensé en 1921 que la Russie serait la première puissance militaire mondiale en 1941 ? Le peuple russe, saigné à blanc par les guerres et surtout par le bolchevisme, sait se ressouder lorsque la Rodima est menacée ou leur dignité insultée.

Henri de Fersan





# Et c'est ainsi...

par ADG

## PAPOU DANS LA TÊTE



— Toulambis  
et Asmats  
— Malveillance  
de la presse  
bourgeoise  
— Grandeur  
consécutive  
des Papoux



O n devrait se méfier davantage des voleurs de Papoux (je rappelle que j'ai décidé d'octroyer une « x » à ces derniers, considérant que si le pou et le hibou s'en sont caudalement vus pourvus, il est de la plus stricte humanité et de surcroît conforme à la loi Gayssot que le Papou en soit orné). A peine, dans le numéro 32, avais-je annoncé que j'allais me pencher sur le sort des Papoux après avoir définitivement réglé son sort à la grosse femme Foulani, qu'une rafale d'articles paraissait dans la prétendue grande presse.

Peut-être avions-nous été imprudents en l'annonçant en première page sous l'influence de la varicelle qui incubait déjà chez Serge de Beketch. Sans doute - et à mon grand dam - ne suis-je pas propriétaire du sujet, bien qu'ayant été le premier, dans la presse française (n° 24, 8 janvier 1994), à signaler la découverte dans les montagnes Owen Stanley Range et ce, sur la foi d'un article du « *Papua New Guinea Post Courier* » de Port-Moresby que j'avais lu à Nouméa, d'une tribu de Papoux nains appelés « Toulambis » (vraisemblablement des Négritos) mais je trouve que l'attitude du « *Figaro-Magazine* » puis de « *Paris-Match* » frise le détournement d'idée.

Il va de soi que ces grands organes d'information ont des moyens que nous n'avons pas et je gage que madame Varlet n'est pas prête à me voter un budget pour me rendre à Goroka. Mais nourri que je suis du sujet par la lecture du remarquable livre de Nicolai Mikloukhomaklaï : « *Le Papou blanc* » (Editions Phébus) et par ceux, drôles et documentés mais malheureusement épuisés, du Père André Dupeyrat (« 21 ans chez les Papous » etc.),

j'estime avoir un droit de préemption certain sur la geste papoue.

Passons charitablement sur le reportage de François Guénet dans l'hebdomadaire dominical de M. Hersant, consacré aux Asmats qui sont plus folkloriques que cannibales et qui prétend que « Papuas » est un mot portugais signifiant « frisés » alors que c'est un mot malais, pour nous pencher sur l'article de Jean-Pierre Dutilleux dans l'hebdomadaire-choc de M. Fillipachi. M. Dutilleux est allé à la rencontre de ces fameux Toulambis dont je suis le découvreur incontesté. Je suis donc au regret d'affirmer que mis à part le fait que les Toulambis se frappent du poing l'arrière du crâne en signe de contentement, je n'ai rien appris dans ce reportage.

On voit par là que je maîtrise tou-

jours les Papoux et que les vains et pécunieux efforts de la presse bourgeoise pour me dérober mon sujet n'ont pas été couronnés de succès.

Mais tout cela n'aura pas été inutile en fin de compte, puisque nous en profiterons pour vous apprendre à dépouiller un crocodile, pas le légendaire Pouha dont parle le bon père Dupeyrat qui mesurait huit mètres et demi (le saurien, pas le curé), mais un crocodile normal dont vous auriez décidé de faire votre ordinaire en sachant, bien entendu, que le meilleur morceau est dans la queue.

Tout d'abord, il faut retourner le crocodile sur le dos après l'avoir capturé à la mode sepik, c'est à dire en vous immergeant dans le marigot jusqu'à la poitrine et tâtonnant avec les orteils pour localiser le gibier. Puis vous fendrez la peau du ventre avec un couteau bien aiguisé (l'Opinel est préférable au Laguiole) depuis les pattes de devant jusqu'aux pattes de derrière (ne percez surtout pas la paroi abdominale, l'estomac de la bête contient des enzymes toxiques). Fendez ensuite la peau blanchâtre des quatre pattes, décollez la peau du ventre avec les mains. Le tour est joué et ne croyez en aucun cas les rigolos qui vous affirment qu'il faut enfourner sa main dans la gueule du saurien jusqu'à la queue pour le retourner comme un gant de caoutchouc. Débitez, tranchez des steacks dans la queue, le reste s'accommodera en pot-au-feu ou en ragoût, voire en brochettes si vous avez pris soin d'attendrir la viande dans du jus de papaye.

Voilà qui devrait vous servir dans les banlieues les plus jeunes ou les provinces les plus reculées.

*Et c'est ainsi, vous en conviendrez avec moi, que le Papou est grand.*



# Dieu ou César

par Jacques Houbart

## La défaite de Bolivar

L'histoire vécue au jour le jour nous démontre à quel point la dialectique marxiste de la lutte des classes - démagogie juteuse pour les profiteurs de l'anarchie - n'est qu'un gadget doctrinal, scientifiquement inefficace. Si nous poursuivons notre examen des avatars étatiques du continent américain, zone éminemment sensible, non seulement du point de vue sismique mais aussi de celui de la dialectique entre Dieu et César, le début de l'an 94 offre aux contemporains l'exemple d'une contradiction indépassée par les intellos de l'idéologie dominante. Au début de janvier, alors que l'ALENA - Accord de libre-échange nord-américain unissant les Etats-Unis, le Canada et le Mexique - commence à se mettre en place, que l'on peut penser que cette alliance "nord-sud" avec la hispanidad ouvre une ère de réconciliation entre "chicanos" et "yankees", une sanglante révolte éclate à la frontière du Guatemala, dans l'Etat mexicain du Chiapas. Les insurgés, se réclamant d'Emiliano Zapata qui avait dirigé une révolte paysanne en 1910, regroupés dans l'Armée zapatiste de révolution nationale, se réunissent le 1er janvier sur la place de la cathédrale de San Cristobal de las Casas, et "déclarent la guerre" à l'Etat mexicain. Dès les premières semaines de l'insurrection, on allait compter des centaines de victimes, des dizaines de milliers de paysans étant déplacés.

Dans les années 60, j'ai enseigné deux ans à Bogota, Colombie ; alors fort ignorant de l'histoire de mes hôtes et lisant la presse sud-américaine, j'étais stupéfait de constater que les journalistes, quand ils évoquaient les paysans ou les provinciaux de leur propre pays, employaient souvent le terme d'indigènes, "los indigenas", près de cinq siècles après la conquête ! Mais très vite je me

suis mis à lire les remarquables historiens de Bogota, "l'Athènes" américaine, Indalecio Llevano Aguirre ou German Arciniegas, jamais traduits en France où l'on préfère déguster l'intox castriste du journal sans photo que nous ne connaissons que trop. C'est ainsi que j'ai appris que Simon Bolivar, le héros de l'indépendance, el Libertador, avait bien battu les Espagnols, mais qu'il avait lui-même perdu sa dernière bataille - la bataille de l'Etat - défait par ceux qu'on appellerait plus tard la "colonia interior", les colons du dedans.

Il y eut deux étapes dans la guerre d'indépendance. Au premier acte, on voit Bolivar attiser les ferments de révolte et réclamer notamment l'abrogation des mesures fiscales de la métropole, mais le premier assaut du Bolivar romantique débouche sur un échec. D'une part, Bolivar a sous-estimé les disparités culturelles et raciales, et aussi, comme nous l'avons vu précédemment, les terribles contradictions de la conversion-conquête - le conflit Dieu/César hispanique. D'autre part, les généraux espagnols, représentants de l'Etat traditionnel, adoptent une stratégie politique remarquable, face à la guerre d'indépendance : ils utilisent précisément ces contradictions contre Bolivar, soulevant Llaneros, Métis, Noirs, Indiens contre les Créoles que Bolivar semble parfaitement représenter. Bolivar est pris entre deux feux : certes, il lutte pour la liberté, mais il a en face de lui des généraux et un clergé qui se targuent à juste titre des "lois indiennes" promulguées par la couronne d'Espagne. Vaincu politiquement, donc militairement, Bolivar doit s'exiler à La Jamaïque. En exil, c'est l'occasion de la réflexion politique, et la prise de conscience du problème racial. Dans l'enfance de Bolivar, un personnage central, c'est sa nourrice noire qu'il a

toujours aimée et protégée. Quand il entrera en vainqueur à Caracas, il va l'apercevoir perdue dans la foule qui l'acclame. Bolivar descend de cheval et va la prendre dans ses bras ; pas un geste de comédien : un témoignage spontané d'amour. En exil, d'ailleurs, il avait décidé de retourner la situation, brandissant le drapeau de la lutte contre l'esclavage et les discriminations raciales. Il était entré en relation avec le gouvernement des Noirs haïtiens, dont l'appui, les fournitures de vaisseaux et d'armes lui permettront de relancer la guerre d'indépendance. A La Jamaïque, Bolivar a pris pleinement conscience de la tâche de construction étatique qui l'attend : pour que la libération de ces peuples soit vécue, au-delà de la déroute des troupes espagnoles, il faudra un Etat solide, rassemblant les états, les races, les cultures. Bolivar rêve d'une mission qu'il imagine avoir, celle de Bonaparte en Europe. De fait, après la victoire militaire, le songe étatique de Bolivar sera très vite balayé par une réalité qui va dominer l'histoire ibéro-américaine : la "colonie intérieure". Les colons vainqueurs de la métropole - comme les bourgeois d'Europe qui ne songent qu'à détruire le carcan de l'Etat - supportent mal le mouvement unanime créé par Bolivar. La fin de la révolution bolivarienne sera donc sabotée, la structuration et l'unification du pays entravées. Les éléments les plus virulents de la "colonie intérieure" vont même jusqu'à comploter l'assassinat du Libertador à Bogota. Atteint moralement et physiquement, il meurt désespéré dans un port de la côte atlantique, alors qu'il essayait de s'embarquer pour l'Europe. Bolivar ayant rendu l'âme, la grande stratégie des Etats-Unis d'Amérique latine s'effondre.

(à suivre)



# Lugan aux Afriques

par Bernard Lugan

## UNE JOURNÉE À ULUNDI

**U**lundi est la capitale du Kwazulu, l'Etat des Zoulous. Sur huit millions de Zoulous, six y vivent. Les autres sont installés dans la région industrielle du Rand, autour de Johannesburg où, quotidiennement, ils affrontent les Xhosas de l'ANC dans une terrible guerre tribale.

Le Kwazulu est une région agricole. L'ordre y règne, maintenu d'une main de fer par les réseaux guerriers traditionnels qui constituent le vrai maillage politique du pays et dont l'existence moderne est assurée par la Kwazulu police. Le vrai maître du Zululand — le Zululand est plus vaste que le Kwazulu : il englobe en effet tous les territoires de l'ancien royaume zoulou, c'est-à-dire une grande partie du Natal — est le roi.

Chez les Zoulous, il n'existe pas de hiérarchie de l'argent. Tous les Zoulous sont égaux puisqu'ils sont tous des guerriers. Dès sa naissance, le jeune Zoulou appartient à un "impi" ou régiment. Toute sa vie durant, il continuera à en faire partie. Il subira les rites d'initiation au sein de son "impi". Constituées par classes d'âge, ces unités sont de redoutables réservoirs de guerriers. Leur cohésion et leur discipline en font une puissante structure militaire toute dévouée au roi, donc à la nation zouloue.

Riches ou pauvres, hauts fonctionnaires ou petits paysans, les Zoulous sont donc égaux puisqu'ils cohabitent d'une manière spartiate au sein des "impis". Seule la famille

royale se distingue de la masse. Elle est sacrée. Quand le roi donnera l'ordre de commencer la guerre contre le pouvoir de Nelson Mandela, les Zoulous lui obéiront comme un seul homme.

Trois réalités permettent de mieux cerner le caractère des Zoulous. Un Zoulou se déplace volontiers en courant, un Zoulou a toujours son couteau aiguisé prêt à servir et quand un Zoulou discute avec un Noir d'une autre ethnie, c'est toujours la langue zouloue qui est utilisée.

\*\*

Invité à déjeuner à l'Etat-major de la police de Kwazulu, je prends place entre deux généraux zoulous. J'évalue le poids moyen de chacun d'entre eux à environ 110 kilos. Les chefs guerriers chez les Zoulous doivent en effet avoir du ventre, car c'est là que réside "la force de l'homme". Je précise, à l'intention de certains de mes petits camarades collaborant au *Libre Journal*, qu'ils ne doivent pas tirer argument de cette constatation pour continuer à s'empiffrer, car le

ventre du Zoulou est peut-être rebondi, mais il est ferme et il ne les empêche pas de parcourir 40 à 50 kilomètres au pas de course...

Des amoncellements de viandes calcinées sont déposées devant chaque convive et, avant d'attaquer le "festin", mon voisin de gauche se lève et s'adresse à moi : "Professeur, nous avons l'honneur de vous recevoir ici, à la police du Kwazulu. Vous le savez, la police du Kwazulu est l'héritière des armées royales qui combattirent pour garantir l'intégrité de notre royaume. C'est pourquoi je tiens à vous présenter les excuses de l'armée zouloue pour la mort de votre prince impérial" (*Louis-Napoléon, fils de l'empereur Napoléon III tué durant la guerre anglo-zouloue de 1879 — NDLR*).

Je me lève à mon tour : "Mon général, je suis très sensible à vos propos, mais il ne m'est pas possible d'accepter vos excuses. Le corps du prince Napoléon ne portait que des blessures reçues de face. Vos guerriers ne l'ont donc pas attaqué traîtreusement et lui ne leur a pas tourné le dos. De plus, autour de son cadavre gisaient plusieurs Zoulous. Il s'est donc battu bravement et jusqu'au bout. Telle est la loi de la guerre".

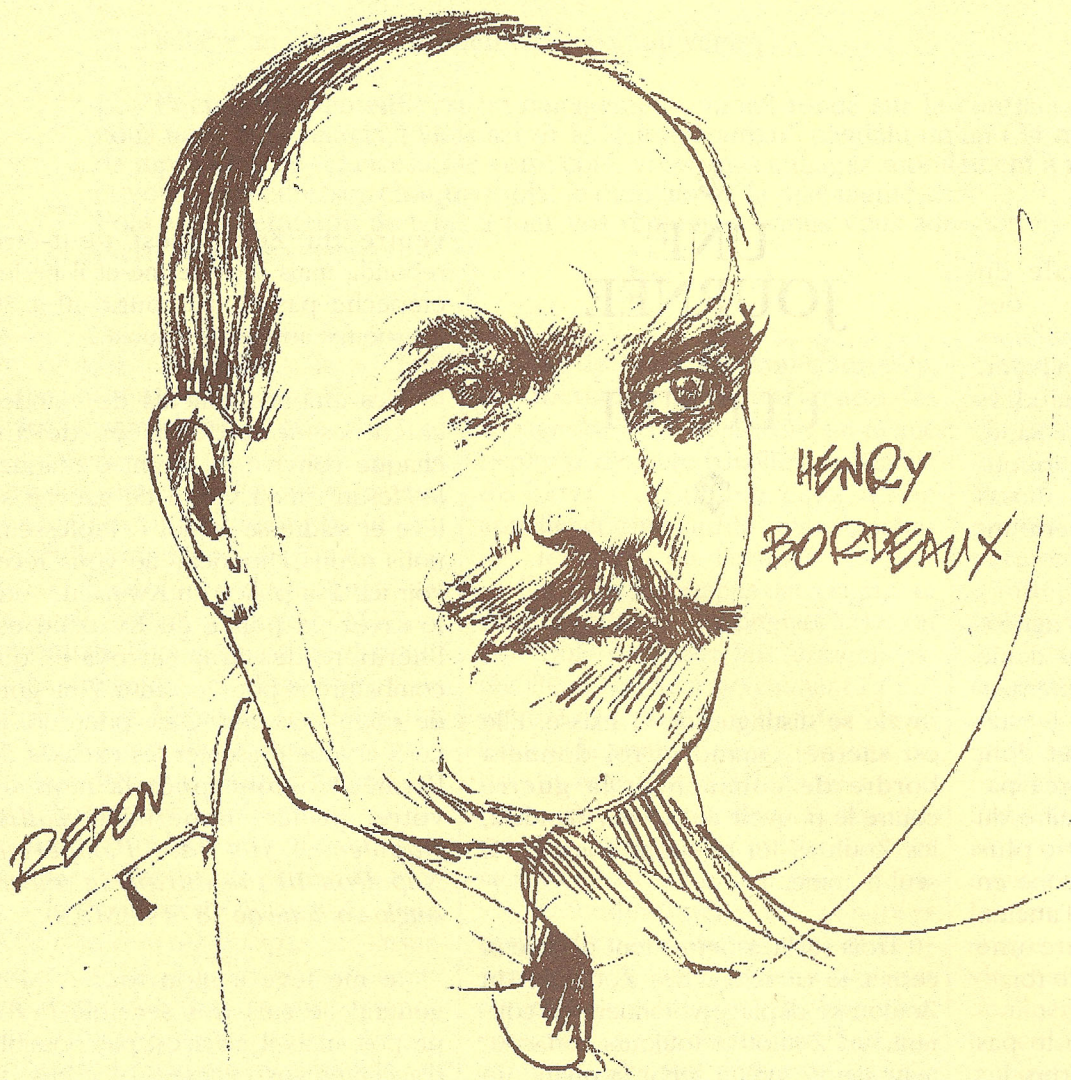
Le général se lève une nouvelle fois : "Professeur, voilà la seule réponse que pouvait faire le représentant du grand peuple guerrier que vous êtes. Vous êtes chez vous au Zululand".

Ma journée à Ulundi commençait bien.



# Les Provinciales

par Anne Bernet



## Les réfugiés dauphinois de Henry Bordeaux

Quiconque dénicher aujourd'hui, dans une bibliothèque ou chez un bouquiniste, un livre de l'académicien Henry Bordeaux reste d'abord ébahi par la mention du nombre de tirages qui figure sur la couverture. Les "mauvaises" ventes tournaient autour de

vingt mille exemplaires, les bonnes frôlaient les cent mille... Pas un écrivain actuel qui ne puisse être jaloux ! Aucun doute ne peut donc subsister : Bordeaux fut un romancier, un essayiste, un historien très apprécié. On a d'autant plus de mal à comprendre la brutale désaffection du

public. A moins qu'il n'ait été victime d'un mal qu'il avait lui-même maintes fois diagnostiqué : le complet changement de mentalité qui peut exister entre deux générations.

Pourtant, au cours de sa très longue vie, l'écrivain avait su s'adapter ! Il était né en Savoie, à Thonon-les-

Bains, en 1870. Avait connu son premier grand succès littéraire lorsqu'en 1900 il avait publié "*Le Pays natal*", n'avait plus cessé d'écrire.

Académicien en 1919, distinction qui couronnait autant le romancier que l'effort patriotique gigantesque par lui déployé pendant la Grande guerre, il ne devait mourir que le 23 mars 1963, à Paris, à l'âge respectable de quatre-vingt-treize ans. Toujours entouré de l'admiration d'un public fervent. Trente ans ont passé ; le nom même de Henry Bordeaux ne survit que comme une curiosité pour certains amateurs de vieux bouquins qui, d'ailleurs, s'ils ont eu l'occasion de recenser des titres, avouent n'avoir jamais rien lu. Peut-être s'agit-il simplement d'un très classique purgatoire littéraire ? Car, si l'on veut bien lire Bordeaux, on est immédiatement séduit. Et l'on comprend aussitôt les raisons du brutal ostracisme de l'œuvre...

La censure catholique d'autrefois disait de Henry Bordeaux qu'il était "un romancier honnête" ; il était beaucoup plus que cela : un authentique défenseur des valeurs traditionnelles. N'est-il pas l'un des premiers à s'élever contre la désunion des couples, les progrès du divorce, l'éclatement de la famille et tous les malheurs qui en découlent pour les enfants ? Ne prêche-t-il pas avec constance le choix délibéré du sacrifice et le refus de la jouissance personnelle si elle doit aboutir à la souff-





france d'autrui ? Le héros ou l'héroïne de Bordeaux doit choisir la porte étroite : qu'il s'agisse de sa famille, de la continuité d'une lignée, de l'honneur d'un nom, du bonheur de ceux qui se fient à vous ou de la défense de la patrie, il n'est jamais question dans ces livres que d'abnégation poussée jusqu'au sublime. Il ne faut pas s'étonner que l'écrivain ait consacré deux biographies à Georges Guynemer dont la devise était : "On n'a rien donné tant qu'on n'a pas tout donné".

Evidemment, prôner le sacrifice et l'oubli de soi, la fidélité au passé, aux traditions, à la terre, en notre époque individualiste et égoïste est un mauvais moyen d'être lu. Se tromperait, pourtant, qui s'imaginerait cet état d'esprit typique de notre fin de siècle. "La Croisée des chemins" lui démontrerait le contraire ; l'intrigue s'ouvre précisément il y a un siècle, le 9 juin 1894.

Date inoubliable pour Pascal Rouvray puisqu'il vient de décrocher en même temps une place de chef de clinique, qui le consacre, à vingt-sept ans, le plus brillant interne de sa génération ; et parce qu'il a osé, la veille, demander la main de Laurence Avénieres dont il est passionnément épris. Le jeune docteur Rouvray voit la vie se déployer devant lui sous les plus fastueux auspices : une carrière de chercheur et d'enseignant glorieuse, une épouse radieuse, une belle-famille fort aisée. Paris, l'amour, la fortune, le triomphe... Et il n'a pas trente ans !

Un simple télégramme foudroie le bel avenir du jeune homme : son père a

été terrassé par un infarctus. Or, le vieux docteur Rouvray, afin de ne pas inquiéter son fils aîné, lui avait toujours caché la vérité sur leur état de fortune. Pascal se croyait l'héritier d'un riche médecin lyonnais, lui-même en possession des biens ancestraux d'une lignée de puissants soyeux dauphinois. Il n'hérite que des dettes astronomiques de son grand-père que son père avait décidé de rembourser jusqu'au dernier sou pour sauver l'honneur du nom. Tout l'actif des Rouvray ne couvrirait pas ce qui reste à payer.

Et puis, Pascal a désormais la charge de sa mère, brisée par son deuil, et de ses cadets, beaucoup plus jeunes que lui, dont il faut préserver l'avenir. Mme Rouvray, femme de devoir, n'imagine pas un instant que son fils aîné puisse faillir. Pascal rentre à Paris en pleine révolte : au diable l'honneur de la famille, la mère douloureuse, la sœur à marier et le frère à établir ! Et lui alors !!! Ses amis du Quartier Latin, jeunes lascars sans foi ni loi, le félicitent hautement de cette décision : "Le seul sacrifice qui vaille, c'est celui des autres !". Le futur beau-père et la douce fiancée lui tiennent même langage : après tout, il existe des établissements pour enfants pauvres où placer Claire et Gérard Rouvray... La belle Laurence n'ira pas s'exiler à Lyon ! Ces beaux conseils heurtent tant les qualités ancestrales enfouies dans l'âme du docteur Rouvray qu'il reprend le premier train pour Lyon, abandonne ses plans de carrière et sa prometteuse alliance. Dans son entourage parisien, per-

sonne ne comprend "ce gâchis".

L'intérêt de l'affaire est là : en 1894 comme en 1994, le fou masochiste qui préfère sa mère et sa famille, l'honneur de son nom, le respect de ses morts et l'appel de la terre dauphinoise est regardé avec une stupeur mêlée de pitié. "Il est flambé !" dit lugubrement le meilleur ami, en courant demander la main de Laurence abandonnée... Pourtant, Pascal Rouvray choisit "à la croisée des chemins", la dure voie du devoir, et Bordeaux choisit de glorifier ce choix.

Indéniablement, Rouvray est de la race des forts, et l'auteur n'en cache pas la cause : il est enraciné dans la terre de Colletière ; il communie au labeur des aïeux, aux voix des morts, il est comptable envers eux. Il a refusé de rejoindre la génération barrésienne, la sienne pourtant, des "Déracinés". Et ce choix, désormais, le protège. Le docteur Rouvray reviendra à Paris reprendre sa brillante carrière, marié à la solide et fidèle Dauphinoise que ses parents lui destinaient ; il reverra Laurence, elle essaiera de détruire son foyer et son bonheur sans éclat.

Mais Paris et la Parisienne ne pourront rien contre cette solidité terrienne ; il triomphera et, mieux, il arrachera sa sœur à l'influence délétère de la capitale ; il sauvera également son bonheur conjugal... Ainsi résumée, l'intrigue pourrait paraître moralisatrice jusqu'à l'écœurement. Ce n'est pas le cas. Henry Bordeaux disait une vérité oubliée : les vieux principes ne mentent pas et les plus malheureux, même s'ils veulent

l'ignorer, ce sont ceux qui croient pouvoir s'en affranchir et qui le paient toujours le prix fort.

C'était le même genre de leçon que dispensait l'un de ses romans historiques, "Un crime sous le Directoire", lui aussi ayant pour cadre le Dauphiné. La famille d'Hurtières était si profondément attachée à son terroir et à ses paysans qu'elle refusait d'émigrer et traversait sans mal la Terreur, tandis que ses voisins, partis en Allemagne, souffraient mille maux. Là aussi, la mort de son père assassiné par des inconnus, ramenait Aynard d'Hurtières au château ; là aussi, un testament laissé par un père respecté l'emportait sur la volonté du jeune homme, l'obligeait, malgré lui, à accorder son pardon à l'assassin, lequel, bien entendu, se rachèterait en sauvant la vie du miséricordieux officier...

Le Savoyard Henry Bordeaux, lorsqu'il chantait une province qui n'était pas la sienne, trouvait encore des accents inspirés. Ses descriptions des lacs dauphinois, des forêts, de l'abbaye en ruines de la Sylve Bénite, ou du repère des Compagnons de Jéhu atteignaient au lyrisme. Mais Henry Bordeaux ne transmettait tant de ferveur à ses héros que parce qu'il la ressentait lui-même. Ce qui palpète, dans chacun de ses livres, c'est l'amour de la patrie, la petite et la grande, l'amour de sa gloire, de son passé, de ses traditions, de tout ce qui fonde son avenir.

Henry Bordeaux ne rentrera pas en grâce auprès des imbéciles, c'est évident ; mais il serait bon que nous, nous le redécouvriions.



## En poche

Une nouvelle revue  
est née

**L'**on ne fait que glaner après  
les Anciens et les habiles  
d'entre les Modernes".

Cette réflexion de La Bruyère est à l'origine de la démarche des Glaneurs, mouvement de ceux qui refusent la mise en jachère du domaine français. "Le passé, disent-ils, ses œuvres et ses richesses ne sont pas derrière nous. Ils sont sous nos pieds. Ce sont les racines qui ont jusqu'ici contribué à fortifier notre identité, fixer les critères de notre jugement intellectuel et moral, nourrir notre sensibilité". Pourquoi les œuvres de ce patrimoine n'auraient-elles plus rien à nous apporter ? Pourquoi nos enfants seraient-ils privés de ce pied mère sur lequel leur culture propre peut venir se greffer ? Dans un bulletin trimestriel, complété d'une lettre d'information, les Glaneurs nous proposent des textes originaux de grands écrivains français. Dans le premier numéro résonne l'appel de Joachim du Bellay de 1549 : "Pourquoi donc sommes-nous si grands admirateurs d'autrui ? Pourquoi sommes-nous tant iniques à nous-mêmes ? Pourquoi mendions-nous les langues étrangères, comme si nous avions honte d'user de la nôtre ? Là donc, Français, marchez courageusement".

Une page retrouvée de Chateaubriand montre magistralement comment, lorsque deux langues étaient reines, la grecque et la romaine, le patrimoine littéraire se transmettait. Aujourd'hui, du temps de l'écrivain, cinq langues se battent. "Enfin, outre cette division des langues qui s'oppose chez les modernes aux renommées universelles, une autre cause travaille à détruire les réputations : la liberté, l'esprit de nivellement et d'incrédulité, la haine des supériorités, l'anarchie des idées, bref, la démocratie est entrée dans le reste de la société".

Dans le numéro 2, vous lirez avec bonheur une page de Barrès pour la jeunesse, un texte de Guez de Balzac sur le jardin des Tuileries. En résumé, dans leur revue les Glaneurs ont fort intelligemment réuni des textes brillants, remarquablement écrits et fort éclairants sur notre époque. Un bonheur !

**Anne Brassié**

Les Glaneurs - 7, rue Villedo - 75001  
Paris - Abt annuel 200 F

# C'est à lire

par Yves Gire\*

**L**e symbolisme n'est qu'un langage. Il peut donc exprimer aussi bien la vérité que son contraire. Utilisé par l'Eglise jusqu'à la fin du Moyen Age car la plupart des fidèles ne savaient pas lire et il y avait très peu d'écrits, ce langage, celui de la Bible, était alors compris de tous.

Au XVe siècle, avec l'invention de l'imprimerie on a abandonné le langage symbolique au profit de l'expression conceptuelle et rationnelle.

L'Eglise a dû s'adapter à cette évolution. Ce fut l'œuvre du Concile de Trente préparée providentiellement par saint Thomas d'Aquin. On a rédigé les premiers catéchismes, enseigné la théologie dans les séminaires, toutes choses indispensables et bénéfiques, mais on n'a plus rien compris au langage symbolique, ce qui a entraîné en particulier une incompréhension de la liturgie dont nous souffrons encore (c'est très bien expliqué par Jean de Viguerie dans son livre remarquable "Le catholicisme des Français dans l'ancienne France") ; on a considéré que seuls les textes avaient de l'importance et que les rites, les chants et tout l'art sacré n'étaient qu'un décor facultatif sans valeur pour l'expression des



réalités surnaturelles.

Cependant, les gnostiques de tout poil (rosen-croix, kabbalistes, etc.), qui, eux, avaient conservé le langage symbolique, ont accusé l'Eglise d'avoir abandonné la vérité en abandonnant le langage qui l'exprimait et ont prétendu être les seuls à proposer le moyen de retrouver cette vérité.

Malheureusement, les catholiques, même les plus traditionnels, continuent à ne pas s'intéres-

ser à ces questions et laissent le terrain libre aux gnostiques qui pullulent maintenant, depuis ceux qui se disent catholiques traditionalistes, comme Borella et Hani, jusqu'aux maçons de toutes obédiences et au New Age, en passant par Jean Phaure et l'équipe d'Atlantis.

Ces gens sont dangereux parce qu'ils mêlent à leurs explications sur le symbolisme (utiles pour les gens avertis parce qu'on ne les trouve pas





ailleurs) des théories subversives (création par émanation de la divinité dans le cosmos, tripartisme de la nature humaine, salut par la seule connaissance, etc.) qui ruinent les dogmes de la foi catholique.

En outre, ils attirent beaucoup de bons esprits par leur critique pertinente de la civilisation rationaliste et matérialiste.

C'est pourquoi Etienne Couvert fait œuvre très utile en mettant en garde contre ce danger.

Même s'il est un peu polarisé par son sujet, au risque de tomber dans l'excès inverse et de mettre dans le même sac des gnostiques conscients et organisés et de grands esprits comme Gustave Thibon, qui, sur tel ou tel point, ont pu se laisser entraîner

vers des théories hétérodoxes, Étienne Couvert a raison de prôner la philosophie thomiste comme le soleil qui doit dissiper les nuées gnostiques.

Il faut simplement y ajouter la connaissance et la compréhension du véritable symbolisme chrétien et, pour cela, il n'est pas de meilleur moyen que l'étude et la pratique de la liturgie, "source première et indispensable" du véritable esprit chrétien selon saint Pie X.

Tout a été dit à ce sujet par Dom Guéranger dont le génie avait prévu que notre fin de millénaire aurait besoin d'un retour aux valeurs de la chrétienté médiévale : rôle civilisateur des moines, esprit communautaire (opposé à l'individualisme de l'époque "classique"), unité autour de Rome

(contre les tentations gallicanistes) fondement de l'Europe chrétienne ; enfin, retour à la liturgie et à son symbolisme auquel lui-même a si bien travaillé.

C'est une nouvelle civilisation chrétienne que nous avons maintenant à édifier sur ces bases, sur les ruines de la civilisation "post-tridentine" qui a eu sa splendeur mais aussi ses faiblesses et qui s'est définitivement écroulée.

Je vois un prototype de cette nouvelle civilisation dans le village de Riaumont, réalisation vraiment exemplaire.

Editions de Chiré. Trois volumes.

100 F franco l'un.

*\*Secrétaire général de "Una Voce" Directeur d'émission à Radio Courtoisie.*

## « Journal d'une parisienne » de Françoise Giroud

Les éditions du Seuil ont eu l'idée intéressante de demander à des auteurs connus de tenir leur journal de fin de siècle. F. Giroud a pris en charge 1993. Elle vieillit mal, la petite script de Marc Allégret (Fanny, 1932). C'est bâclé, comme écrit avec lassitude. Les accords fautifs succèdent aux impropriétés. A chaque page, l'auteur se plaint de sa difficulté croissante à écrire... ce qui éclate à la lecture !

La mauvaise foi l'emporte sur la désinformation.

## "C'est à ne pas lire"

Tout y passe : la rosette de la Légion d'honneur que l'on accepte pour "faire plaisir" en sachant continuer à rire de soi... Les dîners en ville dans l'aristocratie que l'on fréquente pour "faire plaisir". Néanmoins, "les aristos à la lanterne !"

Dire que Jean-Paul II est traîné dans la boue et Le Pen dans l'ordure par la mégère serait un truisme.

L'homme qui a fait de la journaliste-suffragette un ministre, Valéry Giscard d'Estaing, est brocardé à chaque opportunité. Grâce à Madame Giroud, l'ingratitude n'est plus l'apanage des princes...

Quelques larmes sur Sarajevo. Plusieurs flatteries pour sa "bonne" (démagogie en remplacement d'aug-

mentation... très "gauche-caviar" !) qui a tellement de bon sens... populaire.

Des fleurs aussi, et par brassées, pour B.-Henri Lévy (BHL, quoi !) et l'année, ainsi que le bouquin sont bouclés. Des impressions, de pauvres ragots, des cachotteries aussi (je sais, mais je ne dirai rien... na !). Mais aucune analyse, pas de sentiments. Encéphalogramme plat ! Il y a eu le lancement. La grosse artillerie ! Beaucoup achètent, peu lisent jusqu'au bout.

Madame Giroud vieillit, douillettement conservée dans son vinaigre dont elle alimente sa plume. Epargnez-vous des aigreurs...

**J.B.**

« PAUL MORAND »  
de Pascal Louvrier et Eric Canal-  
Forgues

Paul Morand est enfin sorti de l'enfer dans lequel le confinaient certains beaux esprits, puisque ses nouvelles sont entrées dans la Pléiade en 1992.

Anne Bernet a récemment consacré une de ses "Provinciales" à l'auteur de l'homme pressé et ceux qui voudront mieux le connaître se pencheront sur cette biographie fort bien documentée, grâce entre autres aux carnets person-

nels de Morand et aux lettres écrites par sa femme. Souvent en proie au doute mais néanmoins homme lucide et parfois visionnaire, Paul Morand est éclairé d'un jour nouveau dans ce livre dû à deux enseignants. Perrin, 445 p. 150 F.

« JE SUIS UNE MAL-BLANCHIE »  
de Mary J.C. Seacole

Etrange destinée que celle de cette Antillaise métisse de la Jamaïque, née des amours d'un soldat écossais et

d'une fille d'esclave affranchi. Mary, au contact de sa mère, apprendra à soigner les soldats touchés par la malaria ou la fièvre jaune. Elle sillonnera les Antilles bardée de marchandises. A quarante-cinq ans, elle rejoindra son frère dans les forêts insalubres du Panama, étape obligée des chercheurs d'or. En 1854, refusée par la Lady responsable des infirmières volontaires pour la guerre de Crimée, elle partira au front seule, gagnant le cœur et l'estime des soldats qu'elle reconfortait. Une vie exceptionnelle ! Phébus, 200 p. 128 F.





# Fidèle au poste

par Serge de Beketch

**SAMEDI 30 AVRIL**

**M6 0H40**

**« La grande évasion,  
l'histoire enfin révélée »**

On se souvient, bien sûr, de "La Grande Évasion", avec Steve McQueen, film pétaradant d'aventures guerrières et d'humour héroïque. C'était, figurez-vous, un "grossier mensonge".

En voici la version talionnesque, façon "vérité vraie", "heures les plus sombres" (HLPS) et "mémoire obligatoire".

Les Nazis ayant repris les trois-quarts des évadés et les ayant passés par les armes, les rescapés entament à travers l'Europe de l'après-guerre une traque des tortionnaires teutons.

Ce sujet si actuel m'a donné une idée "économique". Pourquoi ne pas tout simplement inverser la "charge de la preuve" ?

Au lieu de s'embêter à retrouver anciens et néo-Nazis et à concocter, contre des vieillards gâteux, dossiers complexes et procès coûteux, le petit peuple qui a tant souffert pourrait exiger de n'importe quel quidam la production d'un certificat de conformité. Toute personne qui serait incapable de démontrer qu'elle est directement ou par héritage juive, gitane, communiste, résistante, homosexuelle ou membre d'une autre catégorie de victimes des heures les plus sombres serait d'office réputée nazie et liquidée sans autre forme de procès.

Avouez qu'on gagnerait du temps.

(Moi, je m'en fous, je suis résistant par mon grand-père.)

**DIMANCHE 1er MAI**

**F2 22H50**

**« Taratata Sardou »**

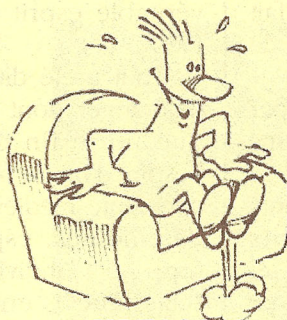
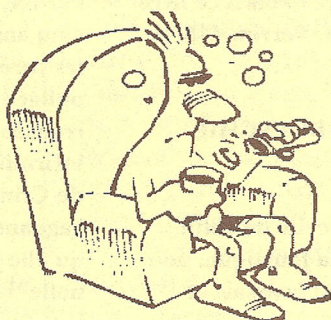
Il n'y a pas dix ans, on disait d'un chanteur qu'il avait ou non du talent, de la voix, de la présence en scène, de bons textes, des musiques de qualité.

Voici comment, aujourd'hui, les programmes présentent Sardou :

« Solidaire des "restos du cœur", parrain du "Téléthon" en 93, bouleversé par la maladie, l'injustice et la faiblesse des plus démunis, Sardou avait manifesté le désir de voir la télévision, toutes chaînes confondues, unie pour une grande cause. Son vœu s'est réalisé avec la soirée réservée au sida le 7 avril dernier. »

Un type "bouleversé par la maladie" ne peut être qu'un bon chanteur, pas vrai ?

Si vous n'achetez pas son disque, c'est que vous êtes un ennemi du genre humain.



**LUNDI 2 MAI**

**Canal + 20H30**

**« Le Misanthrope »**

Coup de chapeau à la chaîne à péage qui ose (comme dit mais ne fait pas Elkabbach) !

Pour la première fois depuis vingt ans au moins, une dramatique est proposée en "direct intégral". Et si le choix du texte manque un peu d'audace, c'est tout simplement parce que les producteurs ont voulu permettre aux écoles, lycées et collèges d'enregistrer "Le Misanthrope", raison pour laquelle la diffusion cryptée de ce soir sera suivie d'une rediffusion en clair le mardi 10 mai à 8H45 du matin.

Pendant ce temps, ARTE-LA-KULTUR propose une divagation franco-belge américonnement intitulée "Dust" et racontant les frustrations sordides d'une hystérique qui devient carrément folle après avoir assassiné son père.

Il est tout de même consternant que l'exemple de l'innovation dans la tradition et l'action culturelle soit donné par une télévision privée sous le nez des mastodontes sur-subservionnés de la télé d'état qui se contentent de moudre

à longueur d'antenne des cucuteries à l'usage des débiles moyens.

**MARDI 3 MAI**

**F2 22H40**

**« Bas les masques »**

Pour Pâques, Mireille Dumas avait organisé son émission autour d'une coterie de prêtres homosexuels cornaqués par le secrétaire de l'abbé Pierre, lui-même antiphysique.

Pour "Pessah", la pâque juive, la même Mireille Dumas nous fait découvrir la rue des Rosiers et son sympathique petit peuple séfarade et ashkénaze enraciné dans la tradition hébraïque. Il y a le yiddishophone, qui "est le premier contact avec les étrangers venus dans le quartier", le coiffeur, "qui a fait de son salon un lieu de prière", les boulangers cascher, "extrêmement pratiquants qui préservent par leurs rites leur identité juive", la chanteuse, "fière d'avoir renoué avec la culture juive", bref, tout un monde aussi attaché à ses racines et à son identité que n'importe quel militant du Front national.

Mais pas de rabbin pédé. Ça sera sans doute le sujet d'une prochaine émission...

**MERCREDI 4 MAI**

**F2 22H35**

**« Catholiques au temps  
du nazisme »**

Dans la foulée du procès Touvier, une nouvelle





offensive raciste contre les catholiques taxés d'office d'avoir eu des sympathies pour le nazisme.

Cette crapulerie est trop souvent répétée malgré tous les démentis de l'Histoire (à commencer par la terrible encyclique de Pie XI "Mit Brenender Sorgen" et l'admirable comportement de Pie XII que Golda Meir salua comme un "Juste des nations") pour ne pas obéir à un mot d'ordre.

Une véritable guerre du mensonge et de la désinformation est engagée contre les catholiques. A cette incitation à la haine, il n'est qu'un moyen de répondre : la loi Gayssot, qui punit la diffamation contre une personne ou un groupe (même français) "à raison de son appartenance religieuse" (y compris chrétienne).

Il faut que cette loi frappe aussi ceux qui, pour en avoir été les instigateurs, se croient dispensés d'y obéir.

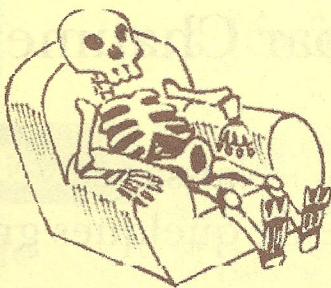
C'est ce à quoi travaille l'AGRIF, seule association qui combatte le racisme anticatholique et antifrançais. Elle sera sans doute amenée à demander des comptes aux auteurs et diffuseurs de cette saloperie télévisuelle. Aidons-la (AGRIF, 70 boulevard Saint-Germain 75005 PARIS. Adhésion 50 F).

**JEUDI 5 MAI**  
**ARTE 22H35**  
**« Allez France »**

Dans mon souvenir, ce film des Branquignols est l'un des plus drôles de l'histoire du cinéma français. La première fois que je l'ai vu, en tout cas, j'ai dû quitter la salle de cinéma sous peine de m'étouffer de rire.

Trente ans plus tard, je

suis curieux de voir ce qui va rester de cet enthousiasme adolescent.



**VENDREDI 6 MAI**  
**F3 21H50**  
**« Faut pas rêver »**  
**F3 23H20**  
**« Strip tease »**

Ces deux émissions réinventent le carnet de croquis à la pointe sèche, à l'aquarelle ou au fusain. C'est prodigieux de poésie vraie, d'intelligence et de concision.

Récemment, "Strip tease" a présenté le portrait d'un couple de septuagénaires. Mariés depuis quarante ans, le musulman "Hadj", et ancien mineur, et la bonne femme du "ch'Nord", forte en hanches et en gueule, aiment l'un et l'autre et "dans l'ordre" : Dieu, les enfants et le conjoint. "Et ça va bien parce que Dieu et les enfants sont d'même".

Lui, silencieux et abîmé dans sa foi.

Elle, catholique et tempêtant gaillardement contre « l'femm' môdern' qui travaille, qui vôte et qui prend l'pilule ».

On était déchiré entre le rire et l'émotion. En dix minutes, la caméra silencieuse nous en a dit plus sur l'intégration que cent heures de débats, de bavardages ou de reportages truqués sur les banlieues et la pègre importée.

**SAMEDI 7 MAI**

**Rien.**

**C'est le moment de lire.**

Si vous aimez avoir peur, plutôt que de louer un film d'horreur au vidéo-club voisin, achetez donc le numéro janvier-mars de "L'Est européen", petite revue trimestrielle d'actualité et d'histoire publiée par M. Bublinsky (BP 51-06, 75261 PARIS Cedex 06).

"L'Est européen" publie le compte rendu d'une réunion secrète tenue en janvier 1986 par le Politburo d'URSS sous la direction de Gorbatchev et consacrée à l'accident de la centrale nucléaire de Tchernobyl.

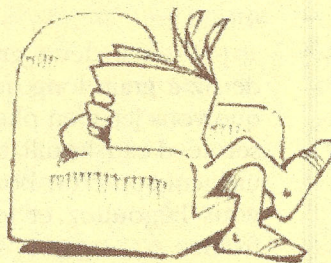
Cela démontre que le mensonge sur Tchernobyl et ses conséquences réelles n'est pas le fait de la seule désinformation communiste mais d'un complot international contre une indicible vérité.

C'est terrifiant et, si vous voulez mon avis, on crèvera tous un jour des suites de Tchernobyl.

Ce qui aura au moins le mérite de donner raison à l'apôtre Jean qui prophétisa que la Terre serait empoisonnée par la chute de l'étoile Absinthe (Apocalypse 8/10-11).

Il paraît qu'en ukrainien "Absinthe" se dit "tchernobyl" (herbe noire).

Faites de beaux rêves.



## Vidéo

« LES EXPERTS »

Film de Phil Alden Robinson  
avec Robert Redford, Dan Akroyd

Une bande d'étudiants attardés a trouvé les mille et une façons de pirater les ordinateurs afin de vider un compte en banque ou de capter les conversations téléphoniques. Leurs "talents" vont amener une curieuse société à faire appel à eux. Mais attention : leurs employeurs ne penseront à les payer qu'avec quelques balles de 7,65. Pendant près de deux heures, on rit, on frémit et on suit avec passion les aventures et mésaventures de cette équipe de malfrats informatisés. L'occasion nous est donnée de retrouver Sidney Poitier, devenu rare sur les écrans.

(Distribution : Universal)

« ALARME FATALE 1 »

Film de Gene Quintano  
avec Emilio Estevez,  
Samuel L. Jackson

Vouloir résumer Alarme fatale 1 est aussi périlleux que de tenter de faire la synthèse d'Ellzapoppin ou de Y'a-t-il un pilote dans l'avion ? La loufoquerie est élevée ici au rang de grand art et les gags s'enchaînent à un rythme effréné. Les deux policiers héros de ce film font à eux deux plus de dégâts qu'une catastrophe aérienne ou un concert de Guy Béart. On reconnaîtra au cours des séquences Bruce Willis, Charlie Cheen et Whoopi Goldberg. Ce film devrait être remboursé par la Sécurité sociale aux neurasthéniques.

(Distribution : Delta Vidéo)

M. D.





## Sous mon béret

### Points de côtés

**L**e 24 avril dernier, notre ami Marc Fabre, de "La Côte" dans le quartier des Halles — élu meilleur bistro à vin de l'année 1991 — a établi un record fabuleux : celui du marathon, couru avec un plateau, une bouteille et un verre, le changement de main étant interdit sous peine de disqualification, mais la liberté totale étant donnée quant au choix des chaussures ou de la tenue vestimentaire de garçon de café. Marc a donc rejoint Abebe Bikila et les fabuleux Kényens dans la légende des coureurs des hauts plateaux. Qu'il soit glorifié !

Quelques heures après, à Biarritz-La Négresse, le capitaine Thon, Fredo et le sergent Gracia demandèrent un plateau gigantesque, plein de pinces et de coquilles, de mayonnaise et d'échalotes, de crevettes roses et d'oursins noirs. Thon, la serviette à carreaux nouée sur son cou de taureau, aspirait à grands bruits huîtres d'Arcachon et coques de Bretagne en lapant à belles goulées un muscadet moyen. "Je n'ai rien contre ce genre de record", affirmait-il, "mais on est mieux ici que sur le macadam de Lutèce ou sur les pistes poudreuses de l'Afrique Noire où j'ai combattu les grands lions à l'heure où eux aussi portaient boire". — "On est bien, mais le ball-trap ferme à six heures, coupa Fredo, toujours prêt à tirer. Et le repas de ce soir est en jeu".

Le muscadet, jugé trop léger, fut remplacé par un jurançon bientôt confronté à un graves sec, qui prépara les bouches pour quelques poires glacées de chez Brana. À dix-sept heures s'engagea au pas de tir d'Hendaye, tandis que la Bidassoa partait à la reverse, le plus formidable concours dont nous communiquons les résultats (100 plateaux par personne).

1er : Thon : 114

2e : Fredo : 28

3e : Gracia : une poche en plastique

Le sergent paya donc l'omelette aux cèpes et la côte de bœuf. Le Capitaine a envie de... Un peu comme Marc Fabre lorsqu'il rentre chez lui, épuisé et hagard.

Joseph Grec

# Plaisirs de France

par Chaumeil

## Naissance et baptême de quelques grands plats

**POULET MARENGO** : le 14 juin 1800 au soir, le général Bonaparte, alors Premier consul, avait vaincu les troupes autrichiennes près du village de Marengo, en Piémont. Et il avait faim. Il demanda à Dunand, son cuisinier, de lui préparer un poulet. Et il ne restait pas grand chose comme victuailles au malheureux. Il découpa un poulet, le fit frire dans l'huile d'olive avec des tomates et de l'ail puis le servit avec une garniture d'œufs durs. Le Premier consul se contenta de cette préparation et les poulets ainsi préparés prirent désormais le nom de poulet Marengo.

**SALADE RÉJANE** : Réjane s'appelait en réalité Gabrielle Charlotte Réju, mais c'est sous son nom de théâtre qu'elle triomphe sur les scènes des Variétés, de l'Ambigu, du Palais-Royal et de l'Odéon.

Née à Paris en 1856, elle dut à son immense talent de comédienne une réussite irrésistible et fut, dans les débuts de la III<sup>e</sup> République, l'une des reines du théâtre de boulevard, créant avec brio les rôles les plus divers. Elle n'est plus guère connue que par un plat créé pour elle par l'un des plus illustres cuisiniers du monde, Auguste Escoffier, né à Villeneuve-Loubet en 1847 et mort dans la capitale en 1935.

Il s'agit de la « salade Réjane » dont voici la recette, à portée de tous :

- Prenez deux grosses poignées de riz à grain long que vous lavez et que vous jetez en pluie dans une casserole d'eau bouillante salée. Après une cuisson d'un bon quart d'heure, vous l'égouttez et le rincez à l'eau froide.

Vous aurez fait durcir séparément trois œufs que vous laissez ensuite refroidir puis coupez en rondelles.

Râpez une racine moyenne de raifort et battez avec ce raifort un pot moyen de crème fraîche salée. Mélangez enfin la crème au riz, décorez le tout de lamelles de truffes et servez en hors-d'œuvre.

**SAUCE SOUBISE** : curieux personnage que Charles de Rohan, prince de Soubise ; né à Paris en 1715, il devint dès l'âge de neuf ans l'ami et le confident du roi Louis XV, alors âgé de quatorze ans. Général incompetent et malheureux, il perdit plus de batailles qu'il n'en gagna ; il fut toute sa vie un courtisan adroit, flatteur son souverain et les favorites royales, notamment Mme de Pompadour. C'est à la seule faveur du roi qu'il dut son titre de maréchal de France.

Néanmoins, il était gourmand et habile cuisinier. Il passe d'ailleurs pour être le créateur de la fameuse sauce qui porte son nom et que l'on sert encore aujourd'hui en accompagnement des viandes grillées :

- Faites blanchir à l'eau bouillante une livre d'oignons que vous émincez ensuite et que vous faites étuver ensuite un bon quart d'heure dans un poëlon avec du beurre et un verre de bouillon salé et poivré.

Tamisez enfin, ajoutez un demi-verre de sauce Béchamel à la purée d'oignon, ainsi que deux cuillerées à soupe de crème fraîche.

Réchauffez doucement et nappez alors votre viande juste avant de la servir...

à suivre





# Rideau rouge

par Jérôme Brigadier

## THÉÂTRE

### « La nuit de Barbizon » de Julien Vartet

**J**ulien Vartet, avec son style tout personnel, véhicule des idées solides, des valeurs sûres enrobées dans les étincelles du verbe. Parfois Giraudoux, souvent Guitry, de temps à autre S. Passeur, mais toujours Vartet.

Dans *La nuit de Barbizon*, l'auteur, habituellement si mathématique dans ses constructions, avec son dernier acte se laisse aller à un gentil vagabondage des idées et des mots. C'est le flirt avec Ionesco. Preuve que la palette de l'auteur est

riche de nuances. Le subtil Gérard Savoisien anime, par une mise en scène alerte et soignée, ce texte de belle qualité. Il le met en valeur.

Deux jumeaux d'une cinquantaine d'années, modèles de fidélité conjugale, connaissent quelques difficultés en raison de cette rare vertu. L'un a tué son épouse... infidèle, l'autre, marié à une femme frigide (ou chaste) à force de continence, a perdu son talent littéraire qui lui avait pourtant valu l'Acamédie. Tragiques en apparence, ces aventures sous la plume de Vartet deviennent irrésistibles de drôlerie. Dans de beaux décors évoluent, entre autres, Claude Gensac, Roger Pierre et Pierre Doris. C'est dire si l'on est assuré de passer un joyeux moment avec toute la famille.

Arrivez à l'avance et admirez la totale restauration, rigoureusement à

l'identique, qu'a réalisée, sur ses fonds propres, Julien Vartet également détenteur du bail d'Edouard VII. L'auteur-mécène tenait à redonner tout son lustre à ce lieu cher à Sacha Guitry. Pourtant, vous ne trouverez pas le nom de ce gentilhomme des planches dans les listes de récipiendaires récents de la Légion d'honneur. C'est un homme trop délicat pour se retrouver dans ce genre de rafle. En sa qualité d'animateur d'un théâtre, Monsieur Vartet se ruine en invitations par grandes catégories professionnelles (coiffeurs, dentistes, avocats, etc.) recensés dans les annuaires. Ainsi, beaucoup de gens retrouvent, grâce à lui, le goût et donc le chemin qui mène à Thalie. "Dealer" de théâtre en somme... Encouragez l'auteur et le directeur, vous ferez œuvre pie et vous vous offrirez du plaisir.

## CINÉMA

### « Carlito's way » de Brian de Palma

Ce film policier américain de 2 h 25 est devenu en français "**L'impasse**", ce qui n'est pas mal vu.

1975, New York, un caïd (Al Pacino) sort de prison, bien décidé à se ranger. Durant son incarcération, les mœurs de la pègre ont changé. Le trafic de drogue engendre une incroyable violence. Le "code d'honneur" des truands est maintenant obsolète.

Ses vieilles connaissances venant hanter le héros, il finira par céder à son ami et avocat (Sean Penn) pour l'aider à supprimer un chef de famille italo-américain. Ce sera l'impasse...

La formidable équipe de "Scarface" a été reformée pour tracer le portrait d'un "looser" sympathique dans un film noir et... étincelant !

Brian de Palma nous prouve encore une fois qu'il est un magicien de la pellicule. Poursuites, bagarres, décors sont filmés avec un réel amour des images.

C'est autre chose que la télévision. C'est de l'art ! La distribution est hallucinante de vérité. Al Pacino est à la fois émouvant et inquiétant. Dans le rôle de l'avocat-marron-juif-richissime-aussi truant que ses clients-alcool-cocainomanes (ouf), Sean Penn est extraordinaire. Un excellent film pour "les grands".

### « The secret garden » de Agnieszka Holland

**Le jardin secret** adapté, pour la quatrième fois, de l'œuvre de Frances Hodgson Burnett, est une réussite. Un régal ! Devenue orpheline, une fillette capricieuse et introvertie est recueillie par son oncle et élevée par une gouvernante revêche dans un lugubre manoir. Sa découverte d'un mystérieux jardin abandonné va transformer son existence... Elle révélera de belles qualités de cœur. N'hésitez pas à emmener vos enfants

dans ce jardin...

### « An American legend » de Walter Hill

En réalité c'est une légende indienne... Mais **Géronimo**, c'est un nom internationalement connu. En 1885, les Américains entreprennent de parquer dans des réserves (des camps, en quelque sorte) les rares Indiens qu'ils avaient épargnés. Seul l'un des leurs, le célèbre chef apache Géronimo, se dresse et tient tête à l'armée. Un film fort bien construit et réalisé avec de gros moyens et un souci certain de la vérité historique. West Studi est un Géronimo convaincant et Jason Patric un admirable lieutenant Gatewood. Du très beau travail. Nous conseillons ce film sans... réserve !

Nous vous avions chaudement recommandé "**Le visiteur**" d'E-E Schmitt, qui met en présence le docteur Freud et Dieu. Le dialogue est profond et éblouissant. Cette pièce a reçu trois molières : meilleur spectacle de théâtre privé, meilleur auteur et révélation (l'auteur) théâtrale. Les votants du métier ont pensé comme nous ! (Petit Théâtre de Paris : 42 80 01 81)



# Un jour

Sully

« **J**e n'ai pas un cheval (...), ni un harnais complet que je puisse endosser, écrit Henri IV à Maximilien de Béthune, baron de Rosny, le 15 avril 1596 ; mes chemises sont toutes déchirées, mes pourpoints troués (...). Je ne doute nullement que si vous voulez donner votre parole de me servir loyalement (...) je ne reçoive utilité et contentement de votre administration. » Le baron de Rosny acceptera de « servir loyalement » le Béarnais... Messire de Béthune, bien entendu, n'était point un inconnu pour le premier monarque bourbon. Jeune gentilhomme huguenot, Maximilien, ayant quitté la cour du roi Henri III avec le futur Henri IV en 1576, avait combattu les Espagnols dans les armées de Guillaume de Nassau, puis, rentré au pays gallique, participé, sous les drapeaux religieux, à la prise de Cahors, à la bataille de Coutras, sous les soies fleurdelysées, à la journée d'Arques, à la journée d'Ivry... Et, sage autant que brave et irascible, il aura su persuader Henri IV d'abjurer la Vache à Colas, tout en demeurant, hélas, lui-même calviniste opiniâtre. Le baron de Rosny, créé duc de Sully en 1606, effectua un travail prodigieux. Pair du royaume, surintendant des Finances et des Fortifications, grand-maître de l'Artillerie, grand-voyer, gouverneur du Poitou, de Mantes, de Jargeau, de la Bastille, capitaine-général des « gens d'armes » de la Reine, il assainit les caisses de l'Etat et les enrichit de 300 millions ; il ranima le commerce intérieur ; il cuirassa les frontières de citadelles inexpugnables ; il fonda une chambre de Justice chargée de punir les financiers prévaricateurs ; il veilla aux bonnes tenues des fleuves et des chenaux ; il borda les routes de beaux arbres — les « Sully » — ; et surtout, surtout, il ressuscita les campagnes qu'avaient navrées les guerres intestines : « Labourage et pâturage, aimait à dire Monseigneur de Béthune, sont les deux mamelles de la France, ses vraies mines et trésors du Pérou ». Maximilien de Béthune de Rosny, duc de Sully, mourut le 21 décembre 1641, au château de Villebon. Louis XIII l'avait fait maréchal de France en 1634.

Jean Silve de Ventavon

# Carnets

par  
Pierre Monnier

Affaires Devaquet, loi Falloux, CIP... Les jeunes expriment leur angoisse, les agitateurs socialistes prennent le train en marche et leurs médias s'extasient sur la conscience et la maturité des jeunes qu'ils essayent de noyauter. Quand, les textes ayant été retirés, il n'y a plus de mobile, les manifestations continuent (avec un peu plus de casse).

A la vérité, depuis dix ans, les socialistes sont obsédés par le succès de la manif du privé en 1984 qui réunissait un million trois cent mille participants... Eux, ils courent toujours après trois cent ou quatre cent mille à chaque coup...

Et surtout, ils ne comprennent pas pourquoi la victoire du privé fut celle du petit peuple combattant sans le concours de la hiérarchie qui avait été prête à se déculotter.

\*\*\*

Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais rien ne me transporte plus que la découverte d'un mot, d'une simple phrase ou d'un aphorisme qui sonne comme une réponse à une question depuis longtemps préoccupante. Ainsi, dans le dernier (et fort bon) livre de Louis Nucera, cette réflexion de Hugo von Hofmannsthal : « L'écrivain, c'est celui pour qui écrire est plus difficile qu'à tout autre... »

Tu parles !

\*\*\*

Il y a sept ans, vous vous en souvenez, Jean-Marie Le Pen est apparu sur votre écran-télé. Il exhorte le pouvoir public à lutter contre ce fléau qu'est le sida dont il dénonce à l'avance les méfaits effroyables. Il réclame le dépistage, la création d'établissements spécialisés, le plus grand effort thérapeutique, la mobilisation du public... Le lendemain, tollé. Le ministre de la Santé Michèle Barzach l'accuse de vouloir faire porter l'étoile jaune aux malades... Dans le « *Nouvel Obs* », une pauvre sotte lui reproche de ressusciter les terreurs ancestrales... Elle précise que, comme Le Pen « salit tout ce qu'il touche », les honnêtes gens se désintéressent de la maladie.

Aujourd'hui, mobilisation générale. La France est le pays le plus atteint. Comme d'habitude il avait compris avant les autres... Sacré Jean-Marie...

# Rendez à ces Arts

K.X. Roussel

**I**l est bien normal que le musée du Prieuré expose Roussel, puisqu'il est sis dans la maison de Maurice Denis à Saint-Germain-en-Laye et que les deux peintres furent amis. Ils étaient aussi du même mouvement nabi, avec Bonnard, Vuillard et quelques autres.

C'est avec eux deux que Roussel a décoré le théâtre de Chaillot en 1937. Mais c'est seul qu'il avait peint le rideau du théâtre de la Comédie des Champs-Élysées, en 1912.

C'est donc vers la peinture décorative qu'il s'était orienté, comme plus d'un nabi d'ailleurs. L'originalité de Kerr Xavier Roussel dans ce mouvement pictural, c'est plutôt son inspiration. Il est bucolique, au sens propre. Non pas seulement parce qu'il peint une nature aimable. Ses paysages sont virgiliens. Il les peuple de personnages éternels qu'il imagine à l'antiquité gréco-romaine. Ces nymphes, ces faunes, ces héraïdes qu'il fait habiter la campagne de Louveciennes ou les vallons de Provence ne racontent pas les mythes antiques avec précision. Les tableaux de Roussel ne sont pas des transcriptions littérales de la mythologie. Mais il est tellement nourri de culture classique (il pouvait réciter de longs passages de Virgile tout en dessinant) que c'est aux personnages mythologiques, évoqués plus que décrits, qu'il songe naturellement pour animer ses paysages.

Des couleurs chaudes, une écriture vive, une impression de spontanéité baroque. Mais une science de la composition très classique qui concentre les éléments du tableau. Roussel est un grand poète de la peinture.

Nathalie Manceaux

2 bis, rue Maurice Denis, 78100  
Saint-Germain-en-Laye  
du mercr. au dim. de 10 h. à  
17 h.30, jusqu'au 23 mai 94.





# Lettres Martiennes

par Martiannus \*

**M**on bon ami, je viens d'assister à un événement considérable. Il faut que je te conte cela sans retard bien que les conséquences à venir, certainement capitales à en juger par ce que j'ai vu et surtout entendu, m'échappent encore. Tu sais que j'éprouve toujours bien des difficultés à interpréter les sons étranges par lesquels les gens de cette planète communiquent entre eux. Mais, dès que j'en saurai davantage, je te mettrai au courant.

Pour l'instant, sache que mon Terrien a tenu à m'emmener à une grande cérémonie religieuse. Cela m'intéressait d'autant plus que je me demandais si les gens d'ici, de pensée assez rudimentaire il faut bien le dire, avaient réussi à accéder à des conceptions religieuses. Je n'avais remarqué jusque-là qu'un rite très bref qui consiste, chaque dimanche, à remettre sa petite obole à une prêtresse du dieu Tiercé.

Il s'agissait aujourd'hui d'aller vénérer un certain Lohème. A l'excitation de mon Terrien, j'ai compris que ce personnage était un grand prophète.

Bref, nous nous sommes retrouvés dans un immense temple à ciel ouvert. Au milieu, rien, pas même un autel ou une estrade, tout juste de l'herbe. Tout autour, des gradins chargés d'une foule innombrable hurlant des invocations, agitant des bannières et drapeaux

sacrés, soufflant dans des trompettes liturgiques. C'était très bruyant et fort laid. J'en étais tout absorbé. La ferveur des Terriens a quelque chose de réellement très primitif.

J'attendais avec curiosité le début de la cérémonie quand une bande de jeunes garçons a surgi en trotinant sur le gazon. Ils précédaient sans doute Lohème, car le vacarme des tribunes s'était encore amplifié. Mais Lohème n'est pas apparu.

J'ai pu voir que, malgré leurs culottes courtes, les garçons n'étaient pas si jeunes que je l'avais cru. Ils appartenaient sans doute aux plus grandes classes de leur collège. Il faut te dire qu'ici les travailleurs vont à l'école jusqu'à l'âge de 30 ans ; et, comme on les met à la retraite à 40, cela réduit à dix ans la période intermédiaire qui est consacrée au chômage.

Comme Lohème n'arrivait toujours pas, les garçons, pour s'occuper, se sont mis à jouer gentiment à la balle. J'ai donc cessé de m'intéresser à eux pour regarder l'étonnant spectacle des tribunes.

Tout le monde braillait et gesticulait de plus belle. J'ai voulu faire un effort et je suis monté sur mon siège en criant : « Lohème ! Lohème ! » Mal m'en a pris. Mes voisins m'ont donné de grandes clagues dans le dos et, suivant ce dégoûtant usage des Terriens, ils ont promené sur mon visage leurs orifices buccaux.

Et toujours pas de Lohème. La pression ne cessait de monter et je craignais que le mécontentement ne l'emportât sur la piété et ne dégénérât en un pugilat général. Mais, en réalité, les choses n'ont pas dépassé un niveau acceptable. C'est tout juste si j'ai vu piétiner deux ou trois corps et en évacuer quelques autres par-dessus la tête des fidèles. Près de moi, un homme tout rougeaud, qui s'agitait beaucoup, est devenu très pâle et a disparu sous un banc. On ne l'a pas revu.

En définitive, Lohème n'est pas venu. La foule a évacué le temple. Contrairement à ce que j'aurais imaginé, elle ne paraissait pas du tout déçue. Bien au contraire. En se répandant dans les rues, elle hurlait et trompétait plus fort encore, saccageant au passage quelques voitures (de toute manière, il y en a trop). Une telle liesse me laisse à penser qu'il a dû se produire un événement extraordinaire qui m'a échappé mais dont les heureuses conséquences ne tarderont pas à se manifester de manière éclatante. Je sais bien que les Terriens sont déraisonnables, mais je ne les crois pas assez fous pour s'être livrés à de telles extravagances alors qu'il ne se serait rien passé sinon que des petits gars tapaient dans un ballon.

pcc Daniel  
Raffard de Brienne

## Mes bien chers frères

### Le départ du Maître

**D**epuis dimanche dernier, et tous les jours de la semaine (dans la nouvelle liturgie) jusqu'au 7<sup>e</sup> dimanche de Pâques, l'Evangile lu à la messe commence par ces mots : "A l'heure où Jésus passait de ce monde à son Père". Ainsi, sommes-nous déjà dans le mystère de l'Ascension. Les quarante jours du temps pascal vont prendre fin. Pour comprendre l'arrachement que dut constituer le départ de Jésus, il faut imaginer l'amitié humaine qui le lia aux apôtres durant ces trois années de vie commune. Je ne sais si ces hommes sentirent croître en eux l'amour chaque matin pour le Maître, mais ce qui est sûr, c'est que Lui prenait, de jour en jour, toute la place. Il les enveloppait de sa personnalité. Il était courageux quand ils étaient peureux, fort quand ils étaient faibles, sage quand ils étaient inintelligents, fermés ou présomptueux... admirable dans sa prière quand ils dormaient.

Il était tout leur présent. Et leur avenir : "A qui irions-nous, Seigneur, tu as les paroles de la vie éternelle" (Jn 6, 68). Il prenait toute la place au spirituel et au matériel, partageant toute leur vie. Ainsi n'ai-je pas de peine à imaginer quelle fut la détresse des disciples au soir du Vendredi-Saint. Il me plaît, en revanche, d'imaginer leur joie, profonde, indicible, quand ils furent convaincus de la résurrection. Le soir de Pâques, avant qu'ils ne le reconnaissent au signe de l'Eucharistie, ils le prièrent de rester : "Reste avec nous, Seigneur !" (Luc 24, 29). Ce qu'il fit. Ce qu'il fit par son Eucharistie. Alors ? L'Ascension, un mystère triste ? Fut-ce vraiment un arrachement ? Non. "Pour eux, s'étant prosternés, ils revinrent à Jérusalem, pleins de joie" (Luc 24, 52). Pourquoi ? Parce qu'ils comprirent qu'il nous quittait pour une communion plus intime et plus intense. "Voici que je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles" (Mt 28, 20). **Abbé Guy-Marie**





# Histoire de France

par Aramis

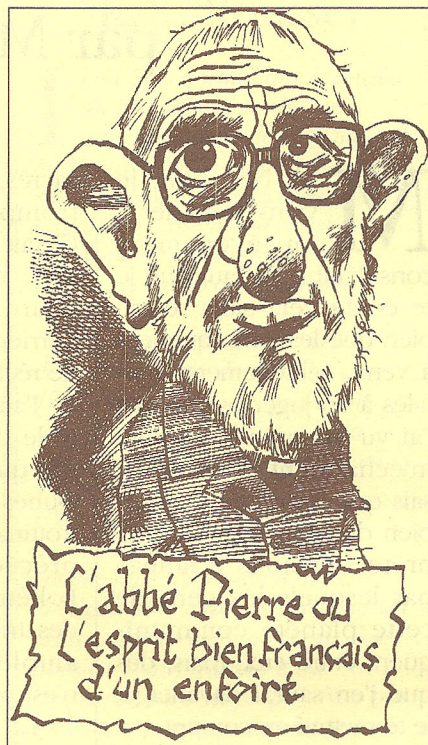
*Touvier aura donc, malgré lui, sauvé sa tête. Mais fallait-il, en l'espèce, appliquer le droit de façon si restrictive ? Assurément les générations futures pourront légitimement nous tenir rigueur de ce jugement de complaisance. Il eût été si simple de soulever l'exception dans sa totalité. Et de rétablir complètement pour la circonstance, en conformité absolue avec l'esprit de la défense des droits de l'homme, le principe de la rétroactivité des lois élaboré par René Cassin, prix Nobel de la Paix, pour que la justice triomphe dans sa plénitude. Condamné à mort, Touvier aurait eu la tête tranchée. Certes, les vrais démocrates qui ne sont pas insensibles à la justesse de l'argument rétorqueront que cette solution comporte, elle aussi, une profonde lacune de caractère inégalitaire. La mort d'un Touvier n'étant pas de nature à effacer l'assassinat de sept otages juifs de Rillieux-la-Pape.*

*Dans ces conditions, le bon sens commanderait que six autres Touvier en puissance soient également condamnés au châtimement suprême. Or, la chose est possible.*

*Sachant qu'un juif vaut deux Grecs ; qu'un Grec vaut deux Turcs ; que le Turc qui est très fort est souvent allemand ; il suffit simplement de calculer, selon ce principe établi par l'éminent juriste Achille Talion, le chiffre des Allemands à exécuter.*

*Il va sans dire que cette proposition, qui satisferait l'ensemble des parties civiles, se heurte à un contexte international délicat. Mais n'était-ce pas déjà le cas le 3 septembre 1939, lorsque la France déclara la guerre à l'Allemagne ? Serions-nous devenus timorés au point de ne pas répondre comme il se doit maintenant à la Bochie ? L'enjeu en vaut la peine. Cette fois encore.*

H. Plumeau et R. Jacob



## Louis XII, le contraire de l'esprit français

Au très sportif Charles VIII succède son cousin, le remuant Louis d'Orléans enregistré sous le matricule douze. Passons brièvement sur ce règne dont nous ne possédons que peu d'informations notables. Si peu que les nostalgiques en tirent parti pour affirmer que les Français étaient alors heureux. Ce qui reste encore à démontrer puisque nous ne disposons d'aucun moyen fiable pour vérifier ce dire. En effet, en l'absence d'instituts de sondage, de taux d'audimat ou encore de péages autoroutiers, voire d'indices de consommation à la sortie des centres commerciaux, le bonheur des individus est difficilement quantifiable. Pour ne pas dire impossible.

Deux faits concernant Louis XII ont cependant traversé les siècles jusqu'à nous parvenir. Et ce n'est pas brillant.

D'abord, il était l'ami d'un général, non répertorié, à notre connaissance, par la FORPRONU et qui, s'il l'avait été, aurait porté le casque bleu schtroumpf. Cet individu est, paraît-il, l'inventeur de mots d'esprit dont la signification nous échappe et dont l'histoire retient le terme sous l'expression de lapalissade. Prenons un exemple de lapalissade accommodée à notre temps : "un quart d'heure avant sa mort dans un accident de la route, Youssouf avait volé une voiture". Et l'on remarque-

ra que ce truisme ne fait rire personne. Ce qui démontre, à tout le moins, que la notion du comique était singulièrement mince, pour ne pas dire décalée, dans la France ringarde de Louis XII.

Cette absence caractérisée de finesse dans l'énoncé de l'humour montre à quel point fut salubre pour l'avenir de l'intelligence française la venue du regretté Coluche et de sa bande d'enfoirés aux premiers rangs desquels il convient de citer la remarquable figure de l'abbé Pierre et l'admirable Jacques Attali. Le premier s'inscrivant dans les pages de ce merveilleux livre de comptes dans la colonne débit, le second dans celle du crédit (1).

Faut-il ajouter que Louis XII était surnommé le Père du peuple. Ce qui laisse entrevoir le côté totalitaire de son entreprise. La mégalomanie en plus. Car chacun aura remarqué que le regretté maréchal Staline, dans son immense modestie, accola à cette affectueuse appellation le qualificatif de "petit". Cela prouve non seulement la timidité du personnage, mais aussi cet attachement à l'esprit français que

Louis XII était bien incapable, avec l'humour désastreux cultivé par son entourage, de concevoir.

Car qu'y a-t-il de plus français et de plus populaire que le terme "petit" ? Citons, pour l'exemple, ces mots qui traduisent, au bureau, à la maison, comme au bistrot, la grandeur de notre peuple dans l'exercice de sa souveraineté républicaine : "un petit chez soi avec sa p'tite femme ; un p'tit noir et un p'tit blanc ; ma p'tite maison, ma p'tite auto ; mon p'tit vieux, ma p'tite amie ; les petits commerçants et les petites entreprises ; sans oublier naturellement le Petit Chaperon rouge, le Petit Poucet, la Petite Couronne ou Roland Petit..."

Tout ceci témoigne d'une hauteur de vue que seule la démocratie peut apporter au genre humain. Certes, cette démarche vers le progrès social est lente. Mais faut-il pour autant aujourd'hui souhaiter une accélération de l'histoire ?

La réponse est non, bien évidemment. Car c'est petit à petit que l'oiseau fait son nid. Et cela, Staline, à l'inverse de Louis XII, l'avait parfaitement compris.

(1) Ou si l'on préfère le beurre (but-ter en angl.) et l'argent de la Bred (pain en franç.).